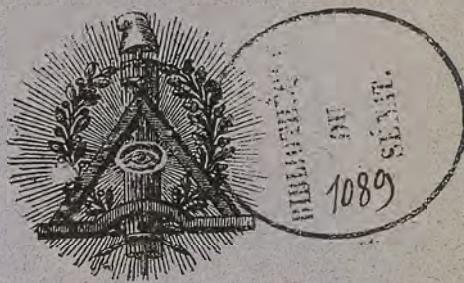


# THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

OU

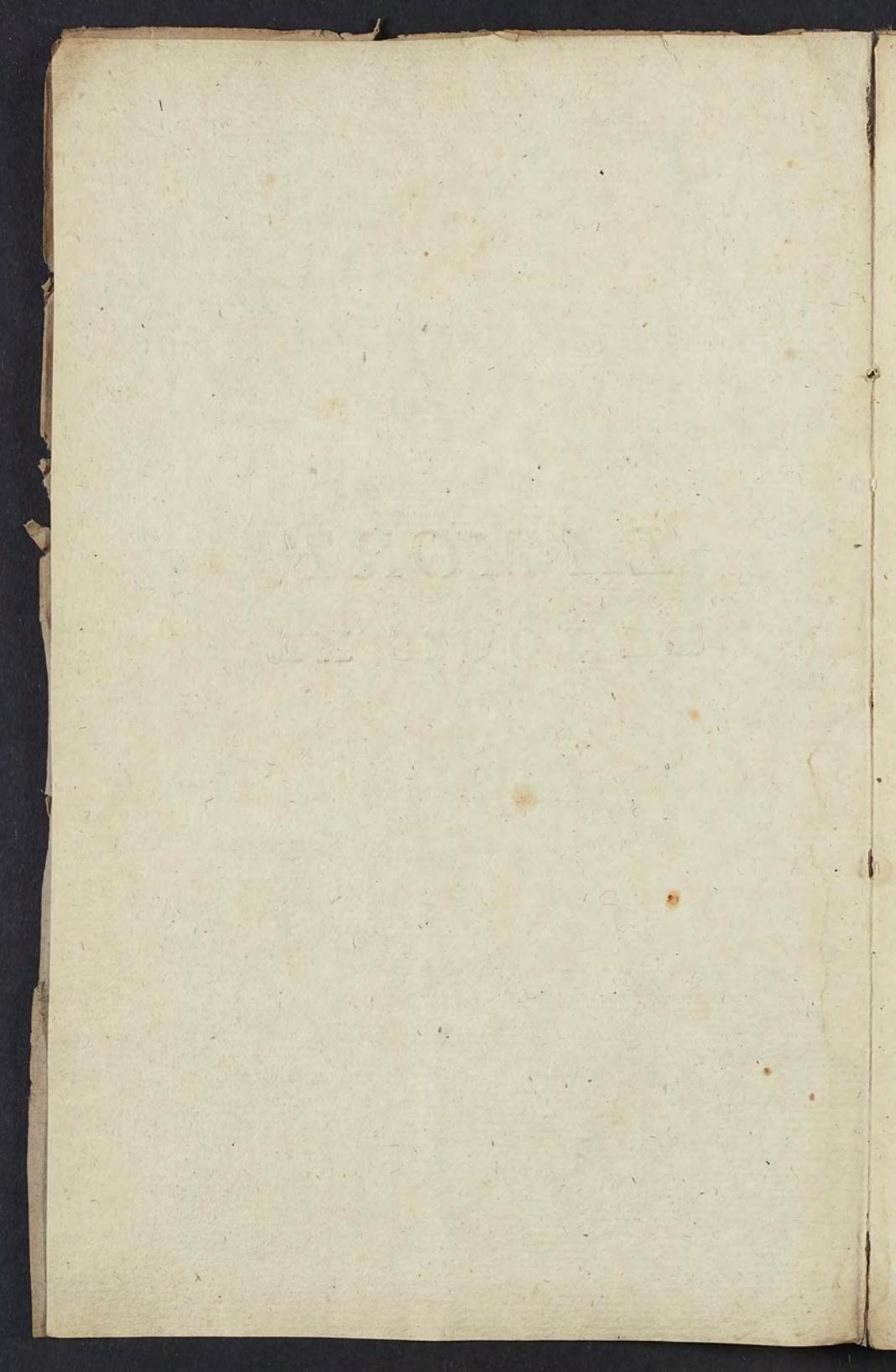


SHIAZZO ET TOLLE

SHIAZZO ET TOLLE

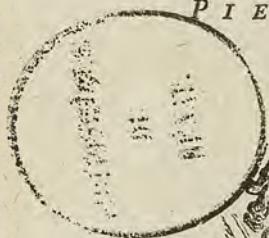
SHIAZZO ET TOLLE

*LA MORT*  
DE LOUIS XI.



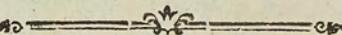
LA MORT  
DE LOUIS XI,  
ROI DE FRANCE.

PIÈCE HISTORIQUE.



A NEUCHATEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.



M. DCC. LXXXIII.

TIOMA  
EN CIUDAD

MONTEVIDEO

EDICIONES

DE LIBRERIA

---

## P R E F A C E.

---

*U*n ancien, nommé Fannius, dont parle Pline, qui avoit fait l'histoire du regne de Néron, & qui en avoit peint toutes les horreurs, vit dans un songe Néron entrer dans sa chambre, s'asseoir sur son lit, prendre le premier livre de son histoire, le lire, passer au second, au troisième, & l'œil abattu, confondu, se retirer la tête baissée, comme écrasé sous le poids de la honte & de la vérité.

Que l'historien dut être content à son réveil ! & qui ne voudroit, comme Fannius, lire à tel roi décédé son histoire ! car les méchants princes ont encore une conscience, & c'est l'histoire seule qui les punit dans le sein des grandeurs & jusques dans la tranquillité de la tombe.

Les faits des grands, disoit Henri IV, de quelque nature qu'ils puissent être, ne meurent jamais. Cette censure publique, éternelle

& vivante est le frein du pouvoir qui paroît sans bornes. Qui n'admirera la réaction qui existe entre le despotisme du moment & la justice des siècles ?

On dira que les mauvais rois ont échappé à leur plus grande punition, qu'ils n'ont pas tenu en main les fastes de leur règne ; mais il est probable qu'ils ont tous pressenti plus ou moins le jugement de la postérité, & qu'ils ne se sont pas flattés eux-mêmes de lui transmettre un nom respecté. La tyrannie semble deviner d'avance l'écrivain vertueux, & pâlit devant le volume véridique. « Ce que la justice n'a pu sur vos têtes, dit Montaigne, » c'est raison qu'elle l'ait sur votre réputation. » Bonis nocet qui malis parcit.



---

P E R S O N N A G E S.

**L**OUIS XI.

LE DAUPHIN son fils.

ANNE, fille ainée de Louis XI, *Comtesse de Beaujeu.*

JEANNE, fille cadette de Louis XI, *Duchesse d'Orléans.*

LOUIS, *Duc d'Orléans, qui fut depuis Louis XII.*

LE COMTE DE BEAUJEU.

---

ROCHEFORT, *nouvellement chancelier.*

DE LA VAQUERIE, *premier Président du parlement.*

S. ROMAIN, *Procureur-général.*

---

FRANÇOIS DE PAULE, *hermite de la Calabre.*

---

LE CARDINAL D'ALBI.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

---

COCTIER, *Médecin.*

---

DOYAC, { *Ministres d'état.*  
LEDAIM,

---

TRISTAN L'HERMITE, *Grand-Prévôt.*

ANTOINE DE NAXA, *Nonce du Pape.*  
GRIMALDI, *à la suite du Nonce.*

JAQUES ROZAT, *avec huit Cordeliers de  
Lombardie.*

CHANOINES DE COLOGNE.

OLIVIER SALLART, *Lieutenant - général  
des chasses.*

OFFICIERS *de chasse & PAYSANS.*

UN ENVOYÉ *de Bajazet.*

DÉPUTÉS *du Parlement.*

HUISSIERS *accompagnant le Parlement.*

SEIGNEURS & *Grands de la Cour.*

DÉPUTÉS *des Suisses.*

JAQUES MOBOURG.

GUILLAUME TONNARD.

AUTRES GARDES & OFFICIERS.

TROUPES *de Paysans & de Paysannes.*

HÉRAUTS D'ARMES.

*La scène est au château du Plessis-lès-Tours,*

*en 1483.*

LA



LA MORT  
DE LOUIS XII,  
ROI DE FRANCE.

---

---

(Il fait nuit ; le théâtre représente une vaste solitude, au milieu de laquelle est un château bâti en briques, fraisé de gros crampons de fer à plusieurs branches ; quatre tourelles de fer flanquées aux quatre coins ; tout le dehors est environné de fossés entourés de barreaux de fer ; des fanaux aux grilles & au haut du château éclairent ce lieu dans l'éloignement. )

A

## SCENE PREMIERE.

(Tonnard, sentinelle, est sur le devant du théatre dans l'obscurité, appuyé sur sa pique; on entend des voix de sentinelles qui répètent dans le lointain, sentinelle, prenez garde à vous! On entend un bruit de voix qui crient, qui vive?)

TONNARD, répondant aux autres voix très-fort.

QUI vive?

UNE VOIX répond.

Courier pour le roi.

TONNARD, avançant sa pique en arrêt.

A bas de cheval... Holà, à moi l'avant-garde!

(Des soldats accourent, ayant un officier à leur tête; d'autres soldats amènent le courrier qui est descendu de cheval; les deux détachemens se rencontrent au milieu du théâtre, où est la sentinelle.)

S C E N E I I.

MOBOURG, *au milieu des gardes.*

E<sub>H</sub>, messieurs ! je ne suis pas un ennemi.

L'OFFICIER, *qui s'avance.*

Qui va là ? . . Qui vive ?

M O B O U R G.

Courier pour le roi ; voilà la dixième fois  
que je le répète.

L'OFFICIER.

Dites votre nom.

M O B O U R G.

Jaques Mobourg.

L'OFFICIER.

De quel pays ?

M O B O U R G.

De Rouen.

L'OFFICIER.

D'où venez-vous ?

M O B O U R G.

De Madrid.

---

L'OFFICIER.

Qui vous envoie?

M O B O U R G.

Don Vernelas.

L'OFFICIER.

Vos passe-ports?

M O B O U R G.

Les voici.

L'OFFICIER.

Où sont vos dépêches?

M O B O U R G.

Dans ma valise, qui est sur mon cheval;  
vos sentinelles le retiennent ici près.

L'OFFICIER, à ses gardes.

Allez, qu'on m'apporte la valise.

(Tandis que l'Officier lit les passe-ports, on  
apporte la valise, que l'on pose à terre.  
Mobourg l'ouvre & en tire un paquet qu'il  
présente à l'Officier.)

L'OFFICIER lit l'adresse.

« Adressé à Louis XI, roi de France, en  
» son château du Plessis-lès-Tours. » Il

est en regle. (*Aux soldats des gardes avancées, qui l'ont amené.*) Retournez à vos postes. (*A Tonnard.*) Vous, sentinelle, je vous configne la garde de cet homme jusqu'au jour; & nous saurons alors s'il peut entrer. (*Il se retire, & les gardes emportent le paquet.*)

## SCENE III.

(*Elle se passe dans un corps-de-garde.*)

TONNARD, MOBOURG.

M O B O U R G.

CAMARADE, ma foi, cette place est moins déplaisante pour un cavalier harassé.

T O N N A R D.

Jaques Mobourg, je gage, ne fait pas qu'il est si près d'un bon ami de son pere.

M O B O U R G.

Vous me connoissez?

A iii

---

TONNARD.

Touchez là, pays. Je suis le vieux Guillaume Tonnard.

MOBOURG.

Guillaume Tonnard!... Attendez, oui, oui, je me rappelle.... Comment, ce seroit vous que j'aurois vu, il y a si long-tems? Votre frere demeuroit vis - à - vis de notre porte.

TONNARD.

Tout juste... Oh ! nous avons pris bien des années depuis que nous ne nous sommes vus.

MOBOURG.

C'étoit, autant qu'il m'en souvient, vers l'an 1415. J'étois bien jeune alors; & vous, vous reveniez déjà de la guerre.... Comme l'âge nous a rapprochés depuis! La vingtaine d'années de différence ne s'apperçoit plus à présent.

TONNARD.

J'ai quatre - vingt - huit ans &c de la santé; voilà tout mon bien; encore ferme & droit... Tu vois un vieux arbre, sur lequel ont passé bien des orages.

---

M O B O U R G , l'embrassant.

Embrassons - nous , cher compatriote.  
(*Fouillant dans sa valise.*) J'ai là une bouteille d'un vin vieux. Ami , confortons - nous.  
A la santé des nôtres.

T O N N A R D .

Volontiers , pays. A la santé des nôtres....  
La nuit est froide sur le matin , & cela réchauffe.... Mais il me semble voir ton pere.  
Tu lui ressembles ; son geste , son front , sa  
voix. . . .

M O B O U R G .

Le cher homme a fait une si triste fin , que  
je n'y songe point sans tressaillir de douleur.

T O N N A R D .

On m'a bien dit que les tiens avoient eu  
du malheur ; mais je n'ai su aucun détail. . .  
Conte - moi cela.

M O B O U R G .

Puis - je parler librement ?

T O N N A R D .

Oui ; nous sommes seuls , & personne  
n'écoute.

## M O B O U R G.

Je pense bien qu'avec Tonnard il n'y a rien  
à apprêhender.

## T O N N A R D.

Certes , il seroit beau d'avoir de la crainte  
avec moi , avec un vieux ami des tiens ! . . .  
Va , le soldat blanchi sous les armes n'est  
pas fait pour être un espion ou un délateur.

## M O B O U R G.

Tu dis vrai , & je te crois . . . Ecoute. Te  
rappelles - tu le mécontentement général sur  
la conduite du nouveau roi , au commencement  
de ce regne ; les charges importantes de  
l'état , ôtées à des hommes de mérite , pour  
les donner à des gens sortis de la fange &  
avides de faire le mal ; les impôts , les man-  
geries , & enfin la révolte que toutes ces mal-  
versations élèverent par tout le royaume ?

## T O N N A R D.

On appella cette guerre *la ligue du bien*  
*public*. J'étois dans ce tems-là du bon parti ,  
moi . . . Nous avons combattu dans la plaine  
de Monthléry ; & je ne fais pas trop ce qui

en feroit arrivé , si le roi n'eût bien vite fait la paix , en accédant à toutes les conditions.

## M O B O U R G .

Oui : mais cette paix fut perfide ; & Louis XI , tout en la signant , tramoit les moyens d'en violer les conditions. Il les brisa toutes l'une après l'autre aussi-tôt qu'il en eut la force... Par ce traité il avoit cédé le duché de Normandie à son frere ; mais il lui ravit bientôt à main armée cette province , & punit cruellement tous ceux qui lui étoient attachés. Mon malheureux pere étoit de ce nombre. Victime de la fidélité légitime qu'il portoit à un prince qui se faisoit chérir de tous , il fut noyé par ordre du roi. Ainsi mourut ce citoyen brave & vertueux , dont tu connus le bon cœur.

## T O N N A R D .

Que m'apprends - tu ! ... J'en suis faisi d'horreur.

## M O B O U R G .

Au désespoir d'une telle tyrannie , je me suis expatrié , & j'ai erré long - tems chez

l'étranger.... Je ne serois jamais revenu , si un bienfaiteur qui m'a accordé sa confiance intime , ne m'eût chargé d'une commission que je n'ai pu refuser... Tu penses bien que je n'approche jamais de ce roi qu'à regret & en frémissant.

## TONNARD.

J'ignorois que mon digne ami fût mort d'une maniere aussi funeste.... Oh ! combien de braves François ont péri aussi injustement sous les trois derniers rois , & pour la cause de la patrie !.... J'ai perdu mon aïeul à peu près comme tu as perdu ton pere. C'étoit dans un soulèvement tout aussi légitime , à l'avénement de Charles VI au trône. Quelle suite de malheurs & de forfaits ! Un roi plein de jeunesse , tombant dans des accès de folie qui durerent jusqu'à sa mort ! Le royaume déchiré pendant trente années par cet accident fatal , & qui se trouva trop heureux d'accepter le joug de l'Anglois ! J'ai vu l'imbécille & malheureux monarque dans un état pitoyable , garrotté , manquant de tout , & le jouet de ses valets !

M O B O U R G .

On répète encore à présent que sa mort fut le salut de la France.

T O N N A R D .

Quel salut ! Et peut-on régner avec moins de gloire que son fils ? Un roi comme Charles VII méritoit-il qu'on fit tant d'efforts pour lui rendre la couronne déjà flétrie par le plus lâche assassinat ? Prince sans force & sans ame , abandonné à la plus coupable mollesse , une servante d'auberge vint montrer à la tête de ses armées les vertus qui lui manquaient ; & le lâche eut l'ingratitude de ne pas sauver cette brave héroïne de l'affreux supplice des flammes. Quel avantage la France a-t-elle retiré de tant de sang versé pour la défense de ce monarque , toujours foible & toujours tremblant ? Enfin , il s'enferma dans une tour & y mourut de faim , de peur d'être empoisonné par la main de son propre fils.

M O B O U R G .

Tout ce qu'on redoutoit de ce fils dénaturé s'est accompli. On raconte chez l'étran-

---

ger des choses si étonnantes que je n'ose ajouter foi à ce que publie la renommée.

## TONNARD.

J'ai vu passer deux rois, l'un mort dans la démence, & l'autre accablé de terreur. Je les ai tous deux gardés comme je garde celui-ci, qui est plus farouche que les deux autres. Vois ce château, ou plutôt cette prison, où il s'enferme volontairement, pour être à l'abri des complots qu'il redoute.... Regarde ces tourelles de fer ; au travers des jours veillent sans cesse des canonniers prêts à tirer au premier signal ; dix-huit mille chausse-trapes sont autour de ces grilles de fer pour en interdire l'approche.... As-tu vu tous ces soldats, ces sentinelles avancées & les nombreux gibets qui effraient les regards à l'abord de ces lieux?... Juge par cet aspect, de l'état de l'âme de celui qui s'est emprisonné dans l'intérieur de ce triste séjour. Il veille peut-être en ce moment, & prête l'oreille au moindre bruit, qui le couvre d'une sueur froide ; ou bien s'il dort, il rêve qu'on assiege ces murs...

Dis , envierois - tu une couronne à ce prix ?  
Est - ce la peine de faire tant de malheureux ,  
pour l'être ainsi soi - même ?

M O B O U R G .

Mais fais - tu qu'il a la manie de vouloir faire parler avantageusement de lui dans les pays étrangers , & qu'il y fait acheter toutes sortes d'animaux rares à grand prix , non par curiosité , je pense , mais par ostentation ? Je viens pour recevoir le paiement de ceux qu'on lui a fait avoir : je dois faire le prix pour des chiens de Valence , de petites mules de Sicile , & de petits lions de Barbarie .

T O N N A R D .

Oui ! & il ne paie point ses domestiques , ou les menace du grand-prévôt quand ils demandent de l'argent . On lui apporte tous les jours de ces sortes de passe-tems , qu'il fait venir à grands frais ; mais ils ne sont pas plus tôt devant ses yeux , qu'il les fait ôter & ne les regarde plus . Tout cela est pour faire croire qu'il cherche des amusemens , & qu'il n'est pas si occupé de son mal qu'on le dit . Son

plus grand soin est d'empêcher qu'on ne répande qu'il est malade , de peur qu'on n'en profite pour le détrôner.

M O B O U R G .

Si la Providence ne daigne prendre pitié de ce royaume , que deviendra-t-il ? Dieu ! par quels souverains l'Europe est gouvernée ! En Allemagne , un empereur superstitieux , tremblant sous les coups que le pape lui a portés , promene lâchement son ineptie de couvens en couvens ; il s'est vu ôter la couronne par les Hongrois , qui l'ont placée sur une autre tête plus capable de la porter. En Angleterre , Richard vient de faire assassiner ses neveux pour régner à leur place. Ferdinand d'Espagne décele un esprit usurpateur , rempli de perfidie , & qui , d'accord avec les papes , fera valoir ce nom de catholique qu'on vient de lui donner. Louis XI a reçu le nom de roi *Très-Chrétien*. Quel chrétien ! quel homme ! Voilà donc ceux qui ont en main le pouvoir ! Oh , qu'ils sont dégradés ou pervers , ces maîtres du monde !

T O N N A R D.

Si leur puissance va toujours en croissant,  
& que rien n'enchaîne leur redoutable auto-  
rité , la race humaine est perdue !

M O B O U R G.

Mais je suis bien surpris de te retrouver  
encore dans un rang subalterne , après tant  
d'années de service.

T O N N A R D.

Pourquoi t'étonner ? Je n'ai su ni ram-  
per , ni obéir à des ordres injustes. Sous  
un pareil regne , ce sont les monopoleurs  
& les méchans qui s'élèvent & s'enrichis-  
sent. Mais j'ai un lot qui équivaut à tous  
les autres , la santé , la vigueur , le contente-  
ment. Mes camarades en sont étonnés , &  
ils me respectent plus que le roi , dont ils  
disent en secret tout le mal qu'ils peuvent.  
C'est la santé de l'ame qui me donne celle du  
corps ; je m'arrange à mon état , & me fais  
un spectacle amusant de tout ce qui m'en-  
vironne.

(On entend le bruit des gardes & des sentinelles ; des voix se répondent.)

Qui va là ? qui va là ?

---

## SCENE IV.

(Survient un détachement avec un Officier.)

TONNARD.

QUI va là ?

L'OFFICIER.

La grand'-garde.... Sentinelles , reculez vos postes jusqu'au quatrième piquet , & ne laissez approcher ame qui vive.

(Tonnard se retire avec Mobourg qui emporte sa valise ; on voit d'autres sentinelles dans le lointain , qui reculent aussi ; le détachement reste en-arriere ; l'Officier & le Sergent parlent ensemble sur le devant du théatre.)



SCENE

S C E N E V.

L'OFFICIER & LE SERGENT.

L' OFFICIER.

J E ne soupçonne pas pourquoi ce nouvel ordre que nous venons de recevoir.

L E S E R G E N T.

Peut-être le grand-prévôt veut-il faire une visite dans les environs, sans qu'on l'apperceive. Il est infatigable dans ses fonctions... Il est bien rude d'être ainsi tourmenté à pareille heure ; on ne peut pas reposer un instant dans toute une nuit. Nous sommes en pleine paix au milieu du royaume , & il sembleroit que nous gardons une ville assiégée.... Je ne me suis pas trompé , mon officier ; le voici.

L' OFFICIER.

Qui va là ?

U N E V o i x c r i e :

Grand - prévôt.

## SCENE VI.

TRISTAN avec des gardes.

TRISTAN.

ELOIGNEZ - VOUS jusqu'à l'autre garde,  
& n'en bougez pas, sous peine de la vie.  
( Aux autres. ) Vous , faites la ronde ici.

( Ils s'en vont. Tristan reste avec quelques gardes ; il en arrive d'autres qui se rangent avec les derniers. Arrivent ensuite huit soldats qui portent une guérite de fer percée à jour , la posent sur le devant du théâtre & se retirent. Tristan l'ouvre avec une clef , & aide avec Coctier , le roi à en sortir. On retire de la guérite le fauteuil , sur lequel le roi s'affied. )



S C E N E V I I .

LOUIS XI , TRISTAN , COC-  
TIER , *médecin déguisé en guerrier ; il  
a le casque & la cuirasse.*

( *Louis XI est à demi-armé , la visière du cas-  
que rabattue .* )

LOUIS XI , *sortant de la guérite .*

P RENEZ garde à moi . . . Ah , que je souf-  
fre ! Doucement . . .

T R I S T A N .

Vous voyez par vous-même que tout est  
en bon ordre . N'est - il pas vrai , sire ?

L O U I S X I .

Paix . Ne prononcez pas ici ce titre-là . . .  
Ne dites rien sur-tout qui puisse me faire con-  
noître . Parlons bas . . . Médecin , vous croyez  
donc que cette tournée ne me fera pas de  
mal ?

C O C T I E R .

Au contraire : l'air du matin vous rafraî-  
chira le sang , & votre esprit sera moins tour-

menté , en voyant de près comment les dehors sont exactement gardés... Renfermé dans un même lieu depuis quinze jours , cette promenade vous sera salutaire.

L O U I S XI.

Etes-vous bien sûr de tout votre monde ,  
grand - prévôt ?

T R I S T A N.

Je réponds de tout sur ma tête. Calmez vos craintes , & reposez-vous sur mes soins , je vous en supplie. . . . Entendez - vous comme les sentinelles veillent & se répondent ?

(*On entend les voix jusques dans l'éloignement , qui crient , sentinelles , prenez garde à vous !*)

L O U I S XI.

C'est que je m'expose furieusement à pareille heure , & l'on ne peut jamais savoir tout ce qui se passe.

T R I S T A N.

Qui pourroit vous soupçonner sous ce déguisement ? On pensera que c'est un vieux

capitaine malade , que le roi envoie avec moi  
pour faire la ronde.

L O U I S X I.

Vous avez aussi beaucoup d'ennemis ,  
vous . . .

T R I S T A N.

Je remplis vos ordres . . . Plus je m'acquitte  
rigoureusement de mes devoirs , plus je suis  
haï ; mais que m'importe , pourvu que l'obéis-  
fance regne ? Ce n'est que de vous seul que je  
m'inquiète ; & je ferois pendre jusqu'au der-  
nier François , s'il devenoit importun à votre  
majesté. Je suis prêt à tout faire , pour que rien  
ne chagrine votre autorité royale. Je ne con-  
nois ni parens ni amis , quand il s'agit de vous  
servir : parlez. Plus le nombre des réfractaires  
à vos ordres s'accroîtra , plus je trouverai  
une heureuse occasion d'exercer mon zèle. Je  
vous l'ai prouvé , je pense. Vous savez que  
je ne ménage pas les mutins. Le nombre &  
le rang des rebelles ne m'ont jamais effrayé ;  
le sexe ni l'âge ne m'ont jamais touché. On  
connoît ma sévérité , & j'ose dire qu'elle ne

se ralentira point , tant qu'une tête grande ou petite vous sera suspecte.

## LOUIS XI.

Vous êtes vigilant ; mais vous ne sauriez jamais trop l'être à mon gré. J'ai eu des idées cette nuit , & j'ai noté de mémoire certaines gens , dont il faut que vous me fassiez prompte justice. Il y a tant de séditieux sous le masque , de rebelles cachés ! Je vous laisse le soin de commencer leur procès , de l'achever en dernier ressort & sans rappel : je le veux ainsi. Vous aurez part dans la confiscation des biens... Mais , qu'est-ce que ce bruit-là ?

## TRISTAN.

Rien du tout.

## LOUIS XI , épouvanté.

Oh ! j'ai entendu ... j'en suis sûr... J'ai entendu comme si ! .. Prenez garde à moi.

## TRISTAN.

C'est la patrouille qui fait sa ronde.

## LOUIS XI.

Avancez toujours un peu , pour voir par vous-même ce que c'est , & revenez tout de

suite , car je ne veux pas rester long-tems si éloigné . ( *Le prévôt fait quelques pas.* ) Je ne me sens pas bien ici , médecin ; je suis mal à mon aise ; je souffre . . . Tâtez mon pouls .

C O C T I E R .

Imagination que tout cela ! Il faut demeurer ici , pour recevoir tranquillement le baume de la rosée .

L O U I S X I .

Ah , que je suis malheureux ! Pas un moment de relâche . Depuis que je suis sorti , toutes mes douleurs augmentent , je le sens bien .

C O C T I E R .

Ce n'est pas ma faute ; au lieu d'avoir en moi une confiance entière , vous vous occupez de mille chimères , vous vous tourmentez .

L O U I S X I .

Comment voulez-vous que je fasse ? Voilà tant de tems que je souffre ; & au lieu d'être soulagé de vos remèdes , je suis beaucoup

plus mal. A la fin, ma patience se lasse ; & si vous ne me guérissez pas...

## C O C T I E R.

Oh , des menaces ! Je ne vous crains pas ; je fais bien que vous êtes capable de me traiter comme bien d'autres... Mais ne vous y trompez pas : une fois privé de moi , vous ne vivrez pas huit jours après ; je connois votre état & votre maladie mieux que personne : c'est moi qui vous soutiens.

L O U I S XI , *baisant la petite Notre-Dame de plomb qui pend auprès de sa tête.*

Au nom de Notre-Dame de Madere , ayez pitié de moi ; je ne songe point à vous jouer aucun mauvais tour , je vous le jure.

## C O C T I E R.

Tant mieux pour vous ; car il retomberoit sur vous-même , je vous en avertis,

## L O U I S XI .

Ne vous fâchez point. Ma confiance est en vous ; je veux vous accorder tout ce que vous me demanderez. Que desirez - vous ? parlez... La seigneurie de Saint-Germain-en-

Laye vous feroit plaisir , je le fais ; eh bien ,  
je vous la donne avec celle de Trielle ; j'y  
ajoute encore celle de la Conciergerie du  
palais , & faites - vous payer soixante mille  
écus à mon trésor , je vous en fignerai l'ordre  
en rentrant. Mais guérissez - moi , guérissez -  
moi ; il n'y a rien que je ne vous donne ,  
quand vous m'aurez guéri : je ne veux plus  
souffrir , & je fais que cela dépend de vous.

C O C T I E R .

Voyons votre pouls... Vous souffrez ; vraiment , je le crois bien ; la fièvre est revenue  
de plus belle : mais c'est la peur que vous  
prenez qui fait tout cela , & qui empêche  
toujours l'effet de mes remèdes. On la sent  
au mouvement du pouls , cette fièvre de  
 crainte ; on diroit que vous avez là la pointe  
du poignard sur le cœur...

L O U I S X I .

Miséricorde ! Ah ! ne me parlez donc pas  
ainsi... Vous m'ôtez la respiration !

C O C T I E R .

Et que puis-je y faire ? Vous frissonnez sans

ceffe ; il faut bien que je vous avertisse , afin que vous remédiiez d'abord au mal de votre esprit ; j'ai assez à faire avec celui du corps . Vous savez que vous vous en êtes servi , tout dévot que vous êtes , avec un certain excès ; & c'est moi présentement qui dois réparer le fruit de vos anciennes débauches . . . Répondez donc à mes soins ; & quand je vous fais respirer l'air vivifiant du matin , c'est afin qu'à la suite de cette fraîcheur , vous vous trouviez mieux dans votre lit , & qu'après avoir pris la potion que je vous ai ordonnée , vous puissiez goûter un peu de calme & de sommeil .

## LOUVIS X I.

Du calme & du sommeil ! Il y a long-tems que je ne les connois plus , quoi que vous fassiez .

## COCTIER.

C'est bien votre faute . Vous seriez déjà guéri ; mais avec votre frayeur habituelle , il est très - difficile d'y réussir . Comment voulez - vous que la santé revienne , avec un

esprit sans cesse agité comme le vôtre? Il faudroit un miracle pour y réussir.

L O U I S X I , à demi - voix.

Le saint homme n'arrive donc point! . .  
Qu'il tarde à venir! . . J'espere beaucoup en lui.

C O C T I E R .

Le saint homme ! le saint homme ! à la bonne heure ; nous verrons ce qu'il fera...  
On l'attend de jour en jour ; mais il y a loin d'ici à Naples... Cet hermite s'est fait beaucoup prier ; il est fort heureux que le pape l'ait supplié de vouloir bien faire le voyage, pour qu'il daignât rendre yisite à votre ma- jesté.

T R I S T A N , revenant.

Tout est dans le meilleur ordre , la plus parfaite tranquillité regne dans les environs.  
J'ai donné ordre qu'on laissât passer la troupe des paysannes qui ont coutume de traverser ce sentier pour se rendre au marché voisin.  
Il n'y a rien à craindre de ces filles ; & comme on a coutume de les faire danser sous vos

fenêtres , j'ai pensé que vous ne seriez pas fâché de les voir de plus près.

LOUIS XI.

Non , pas à présent ; je souffre trop , je suis dans un état... Je ne me soucie point qu'elles m'approchent aujourd'hui.

COCtieR.

Eh , pourquoi ?... Voyez cette jeunesse en passant , elle pourra vous égayer ; cela ne nuit pas à la circulation ; rien que la vue vous causera peut-être une émotion salutaire.

LOUIS XI.

Mais !

COCtieR.

Mais ! Vous en savez plus que moi sans doute ! Eh bien , guérissez-vous vous-même , puisque vous ne voulez pas m'écouter.

LOUIS XI.

Allons , allons , ne vous fâchez pas... Il n'y a qu'à les laisser passer.

TRISTAN.

Je les entends , les voici.

L O U I S X I .

Mais pour Dieu ! au nom de Notre-Dame de Madere , vous les connoissez bien , grand-prévôt ?

T R I S T A N .

Oui ; elles sont toutes des environs , & j'aurai l'œil sur elles : & puis n'avez - vous pas votre pique en main ? Qui vous reconnoîtra sous ce déguisement ? .. Rassurez-vous ; elles seront loin de se douter qui vous êtes .

C O C T I E R .

Un peu de familiarité , au contraire , afin de ne leur donner aucun soupçon . Elles savent bien que vous ne sortez jamais de votre château , & que vous ne voyez leurs dan- fes qu'à travers de gros barreaux de fer : elles vous croiront toujours bien loin .

L O U I S X I .

Ah , je souffre ! & j'ai bien peur .



## SCENE VIII.

LOUIS XI, TRISTAN, COCTIER, TROUPE DE JEUNES PAYSANNES.

UNE PAYSANNE.

SALUT au Capitaine.

AUTRE PAYSANNE.

On a dit que je pouvions passer par ici ;  
cela est - il vrai ?

TRISTAN.

Oui , mes enfans , suivez votre chemin ;  
suivez par ici .

UNE PAYSANNE.

Grand merci ; car c'est un petit chemin  
qui abrege .

AUTRE PAYSANNE.

Savez-vous si je danserons tantôt en revenant  
du marché ?

TRISTAN.

On vous le dira quand vous repasserez .

U N E P A Y S A N N E.

Tu es toujours curieuse comme ça, toi;  
& pardi! je le verrons quand j'y serons.

A U T R E P A Y S A N N E.

Et puis, est-ce que ces messieurs en savont  
quelque chose eux-mêmes? . . . C'est tout  
comme ça prendra fantaisie au roi; & s'il  
ne veut pas que je dansions aujourd'hui de-  
vant ses fenêtres, comme de coutume, ça  
n'empêchera pas de nous réjouir chez nous.

L O U I S X I.

Comme je souffre! . . . Quelles douleurs!

C O C T I E R, à une jolie paysanne qui passe.

Holà, là jeune fille! ne passez donc pas si  
vite; vous avez l'air bien alerte ce matin.

L A P A Y S A N N E.

C'est pour revenir de meilleure heure.

T R I S T A N.

Un instant, un instant, les belles!

U N E P A Y S A N N E.

Arrête-toi donc aussi, Jeanne, puisque  
ce monsieur le veut.

## LA PAYSANNE.

Eh bien , quoi ? que voulez - vous ?

LOUIS XI, éllevant la voix , à Tristan.

Demandez - lui un peu comment elle fait pour être si bien portante.

## LA PAYSANNE.

Ma foi ! je ne nous creusons pas la tête pour courir après ça . La santé est une herbe qui pousse toute seule , quand on n'y songe pas. Le travail du matin nous donne un gros appétit pour toute la journée ; & ce qui se mange avec faim , passe sans faire mal. Il en est tout de même du dormir ; ça ne manque jamais après la fatigue du jour.

## LOUIS XI.

Est-ce que vous n'avez jamais aucune sorte de peine qui vous rende malade ?

## LA PAYSANNE.

Jamais ; car je ne sommes pas si niaises que d'aller prendre les choses du mauvais côté..... J'avons bien assez de bêtes mal lignes qui faisont tout pour nous défoler.... Les mulots & la taille nous rongent ; mais il faut

faut être encore plus malin que le mauvais esprit : & puisque je ne pouvons nous en dépittrer , eh bien , il faut en prendre patience , afin que tout aille pour le mieux....  
Pas vrai , cousine ?

A U T R E P A Y S A N N E.

C'est bien dit.... Allez , messieurs , quoique je n'ayons ni or ni argent , je ne nous en divertissons pas moins à notre mode , & d'un bon cœur dà ! en dépit des galopins (\*) qui nous dépouillent au nom de leurs maîtres.... Il faut bien que notre joie soit d'un bon valoir , puisqu'on nous paie souvent pour en amuser le Roi.

U N E P A Y S A N N E.

Je ne voudrions pas , pour toute sa couronne , être à sa place.... C'est pis que d'être mort , que d'être gardé comme ça.

A U T R E P A Y S A N N E.

Va ! va ! le pauvre homme , il voudroit

---

(\*) Terme alors usité , pour signifier les agents du fisc.

se porter comme nous. . . . Après tout, Dieu le guérisse ! . . . Mais on dit qu'il est toujours malingre & soucieux. (*Au Roi.*) N'est-ce pas, M. le Capitaine ?

L O U I S X I.

Point du tout, point du tout, ma fille....  
Qui vous a dit que le Roi étoit malade ?

A U T R E P A Y S A N N E.

Voilà comme tu jases toujours, toi ! . . .  
On t'a déjà dit qu'il étoit défendu de parler de ça. . . . Allez, je savons bien que vous devez toujours dire qu'il n'est pas mal.

L O U I S X I.

Mais c'est vrai aussi.

T R I S T A N.

Non, il n'est point malade ; je vous le certifie.

U N E P A Y S A N N E.

Bien vrai ?

C O C T I E R.

Très-vrai ; vous pouvez le dire par-tout.

A U T R E P A Y S A N N E.

Nous dirons par-tout que vous l'avez dit.

T R I S T A N.

Vous aimez qu'il vive , n'est-ce pas ?

U N E P A Y S A N N E.

Je ne lui voulons pas de mal.

A U T R E P A Y S A N N E.

Notre mère prie Dieu tous les jours pour  
sa conservation.

T R I S T A N , *bas au Roi.*

Vous entendez.

C O C T I E R , *à l'autre oreille du Roi.*

Voilà qui doit vous faire plaisir.

L A M È M E P A Y S A N N E.

Elle dit qu'elle a perdu un quart de son  
avoir sous le grand-pere de ce Roi-ci , & la  
moitié sous son pere & sous son fils : s'il en  
vient un autre , dit-elle , je n'aurons réelle-  
ment plus rien du tout.

T R I S T A N.

Mais dites-moi un peu , vous , la grosse  
taisonneuse , là , franchement , vous aimez le  
Roi ?

L A M È M E P A Y S A N N E.

Oh , l'aimer ! Dieu le bénisse ! Mais pas de

C ii

questions comme ça. . . Je ne parlons plus.  
Voyez donc, il voudroit nous enfiler dans  
les affaires d'état.

## AUTRE PAYSANNE.

Eh, que tu es bête, toi ! Faut toujours  
dire ici que tu l'aimes. . . Pas vrai, mon-  
sieur, que c'est le plus sûr, & qu'on n'y  
risque rien ?

## LA PREMIERE PAYSANNE.

Bon ! tu dis ça exprès, parce que tu vois  
que ces messieurs sont à son service, & tu  
penses que c'est plaisir pour eux qu'on dise du  
bien de leur maître ; mais je savons, nous,  
qu'ils n'en pensont pas toujours tant de mer-  
veilles ; & ce qu'ils contiennent une fois entre  
eux, en vérité de Dieu, me fit dresser les  
cheveux sur la tête.

## LOUIS XI.

Comment ? qu'est - ce qu'on disoit ?

COCTIER, à son oreille.

Prenez garde, vous allez vous découvrir...  
Ce sont des manans qui parlent.

T R I S T A N.

Il faut nous dire tout ce que vous avez entendu.

U N E P A Y S A N N E.

Oh ! je n'avons pas tant de mémoire ; & pis, ce sont de si vilaines histoires, qu'on se garde bien de retenir ça.

L O U I S X I.

Et qui sont ceux qui tiennent de pareils propos ?

L A M È M E P A Y S A N N E.

Pardi ! de tous côtés.... Il y en a tant qui parlent ainsi !

L O U I S X I.

Mais ne savez - vous point leurs noms ?

L A M È M E P A Y S A N N E.

Est-ce que je pouvons dire lequel, lorsqu'il y en a tant ?

A U T R E P A Y S A N N E.

Dis donc, Jeanne, te souviens - tu de ce gros seigneur ? . . Si là ne rieut pas, car il maugréoit de tout son cœur.

## LOUIS XI.

Mais, comment étoit-il fait ce gros seigneur ?

## LA MÊME PAYSANNE.

Je ne l'avons pas tant examiné, car il ne fit que s'arrêter un moment dans notre village ; & pis, quel qu'il soit, il n'a pas l'air de craindre personne, car il avoit un grand train.

## LOUIS XI.

Si vous pouvez en venir dénoncer un seul au château, de ceux qui parlent ainsi, vous aurez beaucoup d'argent.

## LA MÊME PAYSANNE.

Fi donc ! cet argent-là nous porteroit malheur.

## AUTRE PAYSANNE.

Non, il ne faut jamais trahir son prochain pour tout l'or du monde.

## LOUIS XI.

Mais, ce n'est point là trahir, c'est servir le Roi.

## UNE PAYSANNE.

Voilà bien parler comme un homme qui est à son service.

L O U I S X I .

Mais vous n'êtes pas riche sans doute , &  
l'argent fait du bien.

L A M È M E P A Y S A N N E .

Il faut donc , à cause qu'on n'est pas riche ,  
gagner de l'argent de toute manière ? Nani dà ,  
& je trouvons que tous ceux qui en attrap-  
pent de travers , le payont en malheur en-  
suite ... J'avons un travail qui nous nourrit , &  
chacun doit avoir le sien . Tant pis pour stilà  
qui prend de toute main , pour faire de la  
peine à son prochain ; il n'y a si grand au-  
monde , qui ne ressente un jour dans sa vie  
autant de mal qu'il en aura fait aux autres .

L O U I S X I .

Leur caquet m'étourdit . . . Je souffre hor-  
riblement .

U N E P A Y S A N N E .

Tiens , voilà déjà ta mère & nos tantes .  
Avançons , car elles vont nous gronder .

U N E P A Y S A N N E .

Adieu , messieurs . ( *Elles s'en vont .* )

## SCENE IX.

LOUIS XI., COCTIER, TRISTAN,  
TROUPE DE VIEILLES PAYSANNES.

UNE VIEILLE PAYSANNE.

RÉGARDEZ comme elles se sont amusées  
à babiller.

UNE AUTRE PAYSANNE, haut  
*après les jeunes.*

Vraiment, c'est bien la peine de prendre  
permission de passer par le chemin de tra-  
verse, pour arriver les dernières ! Il fait déjà  
un peu jour... Allons. (*Elles passent.*)

AUTRE VIEILLE PAYSANNE.

Salut, messieurs, bonjour. (*Elle passe.*)

UNE VIEILLE PAYSANNE.

Dites-nous un peu, messieurs, comment  
se porte le Roi ?

TRISTAN.

Bien, la mère, bien.

LOUIS XI.

Très-bien portant.

C O C T I E R.

Le mieux du monde.

A U T R E V I E I L L E P A Y S A N N E.

Oh oui ! je vous croyons bien, vous autres . . . allez !

L O U I S XI.

Pourquoi donc ?

U N E P A Y S A N N E.

Vous dites toujours, cela va bien, tandis que tout le monde dit que cela va de mal en pis.

A U T R E P A Y S A N N E.

Oui, on nous assure qu'il s'en va comme une chandelle.

L O U I S XI.

Et qui vous a dit cela ?

U N E P A Y S A N N E.

Dame, c'est le bruit de par-tout.

L O U I S XI, à Coctier.

Je ne respire plus. . . Je sens que je meurs.

C O C T I E R.

Canaille qui parle.

## UNE PAYSANNE.

Dame aussi, il ne prend jamais l'air. Pis il a un médecin qui ne le quitte pas ; comment guérir !

## LOUIS XI.

Ils me croient déjà mort ! Il faut que je sois en grand danger.

## TRISTAN.

En voilà assez, en voilà assez ; allez, allez, passez.

## AUTRE PAYSANNE.

Votre servante, messieurs.

## UNE PAYSANNE.

Bonne matinée, M. le Capitaine.

## SCENE X.

LOUIS XI, COCTIER, TRISTAN.

## COCTIER.

TATONS votre pouls. Comme il est agité pour des misères !

*T R I S T A N .*

Ne vous épouvantez pas de ces contes...  
Ce sont des bruits de village , bavardages du  
peuple. Je suis si accoutumé à entendre tous  
les jours de pareilles inepties , que je ne m'en  
inquiète plus.

*L O U I S X I .*

Ils me regardent comme mort , je vous  
l'affirme ; & vous ne voulez en rien croire ,  
vous autres... Je suis mal , je veux rentrer ,  
& que vous alliez tout de suite dans ce village  
vous informer soigneusement de ceux qui  
ont tenu ces discours. Redoublez les espions ,  
& faites mettre à la question les gens qui  
auroient dit que j'allois mourir. ( *Baisant*  
*sa petite Vierge de plomb.* ) O ma bonne  
Notre - Dame , ne m'abandonne point ! En  
toi j'ai foi entiere ! Qu'on apporte ma gué-  
rite de transport... Je voudrois pour beau-  
coup n'être pas sorti. ( *A Tristan.* ) Vous  
voyez ce qu'on dit , & vous vantez votre  
vigilance... Quelle douleur je sens !

---

C O C T I E R.

C'est votre faute. Vous vous boulevezez  
l'esprit pour des billevesées.

L O U I S X I .

Ma faute ! des billevesées ! Encore cette  
nuit, j'ai rêvé qu'on vouloit m'assassiner...

C O C T I E R.

Je vous l'ai répété cent fois : quiconque  
vous livrera sa vie , sera maître de la vôtre.  
Ainsi, point de terreur ; elle ne préserve de  
rien. (*On apperçoit dans le ciel une espece  
de météore.*)

L O U I S X I .

Eh ! qu'est-ce que cette flamme , ce feu  
que j'apperçois ?

C O C T I E R.

De quel côté ? voyons... .

L O U I S X I .

Eh , là , là ! ... Tenez , elle s'augmente ,  
s'étend... . Comment , vous ne la voyez pas ?  
( *Baisant sa petite Vierge de plomb.* ) Bonne  
Notre-Dame ! qu'est-ce que cela m'annonce ?

C O C T I E R.

Météore , vapeurs qui vont se dissiper.

L O U I S X I.

Si mon astrologue étoit ici , il me diroit  
si ce signe-là en veut à mes jours.

C O C T I E R.

Qui ? ce Napolitain , à qui vous avez donné  
l'archevêché de Vienne ? Belle science par ma  
foi , que la sienne ! Eh , vous a-t-il empêché  
d'avoir un accès de fièvre ?

L O U I S X I.

Non... Mais vous qui le blâmez , guéris-  
sez-moi donc , & je vous promets , foi de  
Roi Très - Chrétien , de vous faire avoir un  
chapeau de cardinal... Guérissez - moi , car  
je souffre dans tout mon corps... Qu'est-ce  
que je sens au flanc droit ?... Comme je fri-  
sonne !... N'est - ce pas ce maudit vent de  
nord ?... Oh ! oui , c'est lui ; je le sens à mes  
nerfs... Le voilà qui souffle encore , & je ne  
m'étonne plus si je souffrois tant.

C O C T I E R.

Il est vrai que ce vent crispe les nerfs &  
nuit beaucoup à l'efficacité de mes remèdes.

---

LOUIS XI.

S'il alloit durer aussi long-tems que le mois dernier , pendant lequel il m'a tant tourmenté !

COCTIER.

Nous sommes à la nouvelle lune ; & puisqu'il reprend , il y a tout à craindre qu'il ne dure . . . Cela est vraiment funeste pour vous.

LOUIS XI.

Je veux qu'on envoie tout de suite ordonner des processions par tout mon royaume , pour obtenir la cessation de ce maudit vent de nord. Je veux faire expédier un courrier à Paris , afin que tous les corps & communautés aillent en cérémonie à Saint - Denis , y intercéder le patron de la France contre cette bise qui me désole & nuit à ma guérison . . . Et le saint homme de Calabre , oh ! quand viendra - t - il ? . . Tardera - t - il encore long - tems ? ( *On arrive avec la guérite de fer. Le prévôt & le médecin aident le Roi à y entrer , après y avoir placé son fauteuil. Le prévôt referme la guérite , & donne la clef au médecin qui*

*accompagne le corps de troupes. ) Attendez... Prenez garde. Fermez bien les portieres. Quel vent ! comme il me perce ! Que je suis malheureux ! ( On l'emporte. Le grand - prévôt l'environne avec des gardes. Un corps fait la ronde, en battant la caisse , & relevant les sentinelles de nuit. )*

---

S C E N E X I .

*( Le théâtre change , & représente une grande salle de l'intérieur du château. On entre par une porte qui est d'un côté , & où il y a des gardes & un officier qui tient la porte. Ceux qui passent en traversant la salle vont à une autre porte qui donne dans la chambre du Roi , laquelle est pareillement gardée. )*

SALLART , LEDAIM & DOYAC.

*( Ils sont précédés d'officiers de chasse & de paysans qui portent des cages , dans lesquelles sont des chats & de gros rats séparément. )*

L E D A I M , à Sallart.

M O N S I E U R L E C A P I T A I N E d e s c h a s s e s ,

L'expédient que vous avez trouvé est assurément très - ingénieux.

## S A L L A R T.

Ce n'est point de mon invention , monsieur ; c'est , parbleu ! de sa majesté elle-même ; & d'après ses ordres précis , j'ai fait attraper les gros rats des environs , avec tous les chats un peu affamés . Cela va faire une chasse d'une espece singuliere , & qui suppléera à celle que son triste état ne lui permet pas de goûter dans nos terres . . . La salle est - elle disposée en conséquence , & prête à recevoir les champions qui vont combattre dans l'arene sous ses augustes regards ?

## D O Y A C.

On arrange le champ - clos . Il m'a fallu y veiller en personne ; car les ouvriers n'y entendoient rien . . . Je veux servir de vénéur dans cette plaisante chasse . Il n'y a rien à quoi je ne m'emploie pour les plaisirs de sa majesté .

## L E D A I M .

Et moi de même .

SALLART.

S A L L A R T .

Mais , messieurs , si nous faisions une répétition en règle , cela n'en iroit que mieux. J'ai imaginé une espece de battue , où la troupe des rats , poursuivie par la phalange des chats , passera & repassera comme un trait sous les yeux de sa majesté.... Ce sera un vrai plaisir pour elle de contempler cette fuite & ces combats.

L E D A I M .

Vous avez de rares talens en cette partie.  
Quelle fertile imagination !

D O Y A C .

Mais vous êtes vraiment un homme essentiel , & les récompenses du Roi ne peuvent vous manquer.

S A L L A R T .

Messieurs , vous me flattez beaucoup. ...  
( *D'un ton important.* ) Allez , vous autres , prenez ces cages , & suivez-moi. ( *Aux paysans , de qui les gardes - chasse prennent les cages.* ) Vous , retirez - vous : on n'a plus besoin de vos services.

D

UN PAYSAN.

M. le Capitaine, nous aurions une grâce  
à vous demander.

SALLART.

De quoi s'agit-il ? Dépêchez. Je n'ai pas le  
loisir. . . . Eh bien, que voulez-vous ?

LE PAYSAN.

C'est de prier le Roi de nous laisser tuer  
quelques pieces de gibier qui est en si grande  
population depuis qu'il ne chasse plus à cause  
de sa maladie ; de sorte que tous les biens de  
la terre sont détruits par cette engeance-là.

UN AUTRE PAYSAN.

Oui ! Et ils nous font la nargue encore ;  
on diroit que tous ces animaux-là savont qu'il  
nous est défendu d'y toucher : car ils venont  
nous regarder dans nos quarrés de choux  
jusqu'e sous le nez, comme pour se moquer  
de nous, tandis qu'ils ont le ventre plein de  
nos légumes. J'enrageons de bon cœur de  
les voir si insolens ; car j'avons souvent l'es-  
tomac vuide, & quelqu'un deux nous feroit  
bonne mine au pot.

S A L L A R T.

Vous êtes bien hardis de faire de pareilles demandes ; c'est bien à faire à des manans comme vous , de raisonner ainsi. . . . Apprenez que vous devez respecter le moindre de ces lievres ; & si quelqu'un d'entre vous y touche , je le ferai , Dieu me damne ! brancher sur l'heure.

U N P A Y S A N.

Mais , puisque sa majesté est malade , & qu'elle ne chasse plus...

S A L L A R T.

Que dites-vous ? Malade ? Il vous appartient bien de parler ainsi ! Le Roi chassera peut-être demain , peut-être aujourd'hui.

L E M È M E P A Y S A N.

Mais en attendant , M. le Capitaine , au moins tuez - en donc quelques - uns vous-même ; car les sangliers , les cerfs fourragent tout , vignes & moissos. Pourquoi le Roi ne veut - il pas qu'aucun seigneur chasse d'aucun côté ? Ces animaux sont - ils donc plus à conserver que nous ? N'avons - nous pas assez

des tailles & de tout ce que nous payons ? Et si cela continue, le Roi ne sera plus que le roi des bêtes fauves & des lievres ; car je laisserons là le tout, & nous nous en ironsons nos enfans sur le dos.

## S A L L A R T.

Qu'on me chasse ce raisonneur, & qu'on mette en prison le premier qui dira un seul mot. (*Les gardes les poussent dehors.*)

## D O Y A C.

C'est bien fait ; il faut être ferme avec ces drôles-là.

## L E D A I M.

Oh ! les chasses sont bien entre vos mains ,  
M. Sallart.

## S A L L A R T.

Vraiment oui ; il n'y auroit qu'à écouter le payfan ! (*Aux gardes.*) Je vous ordonne d'être plus séveres que jamais , & d'observer l'ordre du Roi à la lettre. Vous savez qu'il n'y a aucun rang qui tienne. La chasse est généralement défendue ; & la volonté du prince est au-dessus de toute considération.

D O Y A C.

Voilà parler comme un fidele serviteur.

L E D A I M.

Bon citoyen , M. Sallart.

S A L L A R T.

Allons , messieurs , faisons place , & commençons la répétition.

---

S C E N E X I I .

(*Tandis que Sallart , Ledaim & Doyac se retirent par une porte du fond , suivis de gardes qui portent les cages de rats & de chats , entrent par une autre porte , des moines & chanoines , portant de petites caisses de reliques . On voit paroître Jaques Rozat avec plusieurs de ces religieux chargés de reliques , & des chanoines de Cologne , avec des reliques des Trois - Rois . Ils se font des réverences en entrant .*)

J A Q U E S R O Z A T , C H A N O I N E S D E  
C O L O G N E , C O R D E L I E R S .

U N C H A N O I N E D E C O L O G N E .

S E R V I T E U R , mes révérends .

D iii

J A Q U E S R O Z A T.

Nous vous saluons, messieurs les Chanoines.

U N C H A N O I N E.

Il paroît que nous venons chacun pour le même objet.

J A Q U E S R O Z A T.

C'est pour la précieuse santé du Roi, que nous apportons quelques reliques efficaces qui nous ont été demandées.

L E C H A N O I N E.

Pourroit-on savoir de quel pays elles viennent?

J A Q U E S R O Z A T.

De Lombardie.

L E C H A N O I N E.

Elles ont de la vertu de ce côté-là... Nous, nous arrivons de Cologne, & nous apportons une chemise qui a touché aux Trois-Rois, & de plus, un petit fragment d'iceux.

J A Q U E S R O Z A T.

Cela doit avoir un effet infaillible. Vous rendez là un service essentiel au Roi, & mé-

ritez qu'il reconnoisse un si grand bienfait.

U N C O R D E L I E R.

Jamais la chemise des Trois - Rois n'a manqué une guérison.

A U T R E C O R D E L I E R.

Les prodiges qu'elle a enfantés sont innombrables.

L E C H A N O I N E.

Vous avez bien de la bonté , mon révèrend.

A U T R E C H A N O I N E.

Rien de plus honnête de votre part.

U N C H A N O I N E.

Soyez sûr que , de notre côté , nous ne vous ferons point de tort.

J A Q U E S R O Z A T.

Messieurs , nous sommes persuadés de vos bonnes intentions. On n'est pas dans ce monde pour se détruire.

U N C H A N O I N E.

Dites - nous un peu , avez-vous vu le cardinal d'Albi ?

J A Q U E S R O Z A T.

Oh oui ! Nous sommes bien avec lui. Il nous a donné la permission de nous présenter.

U N C H A N O I N E.

Vous n'avez pas oublié le secrétaire ?

J A Q U E S R O Z A T.

Nous avons rempli tous les usages, & largement.

L E C H A N O I N E.

Bon. C'est tout comme nous. Il faut encore avancer cet argent, outre les frais du voyage; mais nous n'y perdrons rien, je vous assure. Vous pouvez compter que vos reliques seront acceptées.

J A Q U E S R O Z A T.

Messieurs, je vous souhaite, ainsi qu'à nous, une bonne gratification.

L E C H A N O I N E.

Voici le cardinal de la Balme & le cardinal d'Albi. Ils s'arrêtent à la porte, obsédés par la foule qui les supplie.

A U T R E C H A N O I N E.

Ce sont eux qui ont fait de belles fortunes !

L'un étoit jadis laquais , & l'autre s'est élevé tout aussi miraculeusement.

J A Q U E S R O Z A T .

De pareilles fortunes donnent bon espoir.

U N C H A N O I N E .

Paix. Les voici qui s'avancent.

---

S C E N E X I I I .

ACTEURS PRÉCÉDENS , LE CARDINAL D'ALBI , LE CARDINAL DE LA BALUE , GRIMALDI , Nonce du Pape , portant le corporal de saint Pierre.

(*De grandes salutations jusqu'à terre , des Chanoines & Cordeliers , aux Cardinaux qui vont à la porte du Roi. Pendant ce temps , conversation à voix basse , des Cordeliers & Chanoines sur le devant du théâtre .*)

J A Q U E S R O Z A T , à voix basse .

I L me semble que le Nonce apporte avec lui des reliques .

## LE CHANOINE.

Je ne le vois que trop , & je crains que  
cela ne nous nuise.

## JAQUES ROZAT.

Notre Saint-Pere n'a-t-il pas déjà assez de  
richesses , & devroit-il se mêler d'envoyer en-  
core ici des reliques à notre désavantage ? car  
de pareils dons nous font toujours grand tort ,  
en ce qu'il faut que le Roi y réponde. D'ail-  
leurs , cela engendre une trop grande multi-  
plicité.

## LE CHANOINE.

Il est vrai que le Saint-Pere , dans sa haute  
fortune, devroit nous abandonner un tel soin ;  
mais peut-être aussi que cette abondance ne  
nuira pas , & ne paroîtra rien de trop aux  
yeux du Roi , car il est grand amateur.

## JAQUES ROZAT.

Le voici... Qu'il est défait ! ..



SCENE XIV.

ACTEURS PRÉCÉDENS , LOUIS XI  
en robe de satin cramoisi , doublée d'her-  
mine ; il est porté dans un fauteuil ; les  
Cardinaux l'accompagnent. Les Chanoines  
& les Moines sont autour des Cardi-  
naux . )

LES CHANOINES , aux Cardinaux ,  
à voix basse .

Nous nous recommandons à vous .

LES CORDELIERS .

Ne nous oubliez pas .

LE CARDINAL D'ALBI .

L'un après l'autre , s'il vous plaît ... Don-  
nez - moi vos reliques , & le prix de cha-  
cune ... Bon !

LOUIS XI .

(Il a les mains jointes & paroît accablé . )

Ah , je suis bien mal ! J'ai besoin de toutes  
ces précieuses reliques ; qu'on m'en envi-  
ronne !

UN CHANOINE.

Sire, celle - ci est pour l'épaule droite.

AUTRE CHANOINE.

Cette autre est pour la tête.

UN CORDELIER.

Voici pour l'estomac.

AUTRE CORDELIER.

Radicale pour le dos.

UN CHANOINE.

Unique pour les reins.

UN CORDELIER.

Voici l'osselet du grand Policarpe.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Pas si haut... Doucement ; parlez bas , car  
la tête de sa majesté souffre du moindre bruit.

LE CARDINAL D'ALBI.

Donnez - moi tout... Nous compterons  
après. Il faut faire place à l'Envoyé dn Saint-  
Pere.

LOUIS XI.

Prenez toutes ces saintes reliques , & qu'on  
les range autour de mon lit ; il ne fauroit y  
en avoir une trop grande quantité. O bonne

Notre-Dame de Madere ! croyez que je ne vous fais pas infidélité , en appellant à mon secours l'intercession de tous ces saints. (*Il baise sa petite Vierge de plomb.*)

L E C A R D I N A L D ' A L B I .

Sire , voici le Nonce qui vous apporte directement de Rome le corporal de S. Pierre. C'est d'un effet immanquable.

L O U I S X I .

Graces lui soient rendues ! Qu'on me le mette tout de suite !

L E N O N C E .

Voici la liste de toutes les reliques que le Saint-Pere envoie à votre majesté ; reliques d'un si grand mérite , qu'elles ont manqué de causer une révolte dans Rome , lorsque le peuple a su qu'on les emportoit en France... Il a fallu que le maître - d'hôtel de sa sainteté s'échappât secrètement.

L O U I S X I .

Le Saint-Pere peut compter qu'après de si grandes marques de sa bienveillance , je ne refuserai rien de ce qu'il me demandera.

LE NONCE.

Sire , il ne demande que peu de chose.

LOUIS XI.

Quoi ?

LE NONCE.

Seulement l'abolition de la Pragmatique-Sanction.

LE CARDINAL D'ALBI.

On ne fauroit être plus modéré , ni se contenter à moins. Avec des demandes aussi justes , n'est-il pas vrai , sire , qu'on est sûr de n'être point refusé ?

LOUIS XI.

Vous savez mes intentions ; arrangez cela pour moi , & que je guérisse.

LES CHANOINES qui se présentent.

Sire !

LOUIS XI.

Pour ce que j'ai reçu de Messieurs de Cologne , je leur fais une pension de dix mille écus.

LES CHANOINES.

Sire , nous prierons Dieu éternellement pour votre majesté.

LES CORDELIERS , qui se présentent  
à leur tour.

Sire , nous avons remis à monseigneur le  
Cardinal , d'après vos ordres . . .

L O U I S X I , au Cardinal d'Albi .

Vous en avez la liste avec les prix ; vous  
acquitterez fidélement cette dette . . . C'est la  
premiere de toutes .

---

S C E N E X V .

ACTEURS PRÉCÉDENS , TRISTAN ;  
UN ENVOYÉ DE BAJAZET .

T R I S T A N .

SIRE , voici un Envoyé du Sultan , qui pré-  
tend avoir des choses pressées & de con-  
séquence à vous communiquer . Il a été bien  
visité , & paroît s'intéresser de bonne - foi à  
la conservation de votre majesté .

L O U I S X I .

Qu'il approche ; que veut-il ?

---

L'ENVOYÉ TURC, avec  
*un papier à la main.*

Sire, le Sultan Bajazet, mon maître, ayant appris que vous étiez curieux de certaines reliques, a fait dresser un état de toutes celles qui sont dans Constantinople, & s'offre de les faire passer à votre majesté, uniquement pour mériter l'amour d'un Roi aussi puissant, qu'il considère personnellement, par cela même qu'il a su affirmer sa puissance & se rendre maître dans ses états; & comme il se trouve beaucoup de rapport dans leurs idées sur le pouvoir absolu, il le prie d'accepter cet écrit, précurseur des dons qui vous seront adressés.

LOUIS XI, au Cardinal.

Prenez, & voyez.

L'ENVOYÉ.

Faites-vous lire cet écrit, afin que je note les ossemens qui pourroient plaire à votre majesté.

LOUIS XI.

Lisez, Cardinal.

LE

LE CARDINAL D'ALBI, lisant.

Liste des reliques conservées à Constantinople, & que sa hautesse offre au Roi de France. (*Les Chanoines de Cologne & les Cordeliers de Lombardie prétent une oreille attentive.*) Le tibia de saint Hypolite, l'omoplate de saint Apolinaire, l'index de saint Saphorin, le sternum de saint Agapite, l'avant-bras de sainte Dorothée.

UN MOINE.

Ah ! pour celui-ci, il est faux ; l'avant-bras de sainte Dorothée, c'est nous qui l'avons apporté ; & le voici.

L'ENVOLÉ.

Laissez-moi le considérer ; car je suis sûr de l'authenticité du tout, & sur-tout de cet article-là. Il a été conquis, & on l'a trouvé sur le maître-autel bien & duement enchâssé.

JACQUES ROZAT.

C'est une copie, c'est une copie. Nous avons le véritable avant-bras ; nous sommes sûrs de notre fait.

L'ENVOLÉ.

Je certifie le contraire à votre majesté.

JACQUES ROZAT.

Les vraies reliques des saints feroient-elles demeurées en paix chez des Musulmans ? Elles se feroient plutôt envolées, pour se refugier dans le sein de la catholicité. Il ne faut que cet argument pour vous confondre.

L'ENVOLÉ.

On les tient depuis la prise de Constantinople. Voilà un fait ; & c'est vous qui, d'après cette perte, avez forgé des imitations.

JACQUES ROZAT.

Des imitations ! Et les nôtres ont fait des miracles avoués, certifiés, multipliés. Quelle autre preuve...

L'ENVOLÉ.

Celles de mon maître sont incontestablement les véritables. Nous avons eu les reliques & les reliquaires.

UN CORDELIER, au Cardinal.

M. le Cardinal, faites le congédier ; il va nous faire du tort.

LE CARDINAL, à voix basse.

Je dirai à sa majesté que les choses les plus saintes seroient profanées par l'approche d'un Musulman.

UN CORDELIER.

Oui, d'un idolâtre qui adore Mahomet. (\*)

JACQUES ROZAT, haut.

Sire, je vous assure que ces présens ne sont qu'un envoi chimérique & imposteur : c'est nous qui avons ces précieuses reliques dans la plus parfaite identité.

L'ENVOLÉ.

Je soutiens le contraire ; vous n'avez que des contrefaçons...

JACQUES ROZAT.

Ah, sire ! permettrez-vous qu'il blasphème ainsi en votre présence ?

L'ENVOLÉ.

Mon maître ne les vend point à sa majesté : voilà mon dernier mot. Il les lui donne.

---

(\*) L'ignorance de ce tems-là faisoit regarder les Mahométans comme des idolâtres.

Si le Roi en veut la collection entiere , il n'a  
qu'à parler ... Telle est ma mission.

L E C A R D I N A L , à Louis XI.

Sire , on ne peut se fier aux infideles . Tout  
se corrompt en passant par leurs mains ; il n'y  
a de sûreté que dans celles qui exercent le  
ministere des autels : & ma foi ne sauroit  
être aussi entiere pour les reliques de Con-  
stantinople que pour celles de Cologne & de  
Lombardie .

L O U I S XI , à l'Envoyé .

Répondez - vous de l'effet inévitable des  
reliques dont vous m'offrez la liste ?

L' E N V O Y É .

Mon maître ne peut répondre de rien :  
sachant que vous êtes grand amateur de ces  
ossemens , il a cherché à vous satisfaire ; le  
reste ne le regarde pas . C'est un pur don de  
sa générosité ; & vous pourriez , sire , le  
reconnoître avec un peu plus de complaisance .

L E C A R D I N A L D ' A L B I .

Vous entendez , sire , comme il parle ?  
Toutes ses paroles sont scandaleuses .

L O U I S X I , à l'Envoyé.

Retirez-vous , & dites à votre maître que je ne veux point de ses présens ; je n'accepterai son amitié & son alliance , qu'en cas qu'il veuille se convertir à la foi catholique.

L' E N V O Y É.

Il pourroit , fire , vous faire la même proposition.

L O U I S X I , b a i s a n t s a p e t i t e V i e r g e d e p l o m b .

Quel blasphème ! O bonne Notre-Dame , pardonnez - moi de l'avoir entendu !

L' E N V O Y É.

Les reliques de mon maître feront pour d'autres moins difficiles : copies ou originaux , rien de tout cela ne guérit , fire. On a voulu seulement vous complaire. Excepté la tombe de Mahomet , il n'y a point de miracle à espérer sur la terre.

L E C A R D I N A L .

Il est bien audacieux !

L O U I S X I , à voix b a f f é .

Qu'on le chasse , & qu'on le conduise sous

bonne escorte jusqu'aux frontieres de mes états.

LE CARDINAL.

Il mériteroit d'être puni.

LOUIS XI, à part.

Si je ne craignois des représailles , je l'aurrois bien fait changer de langage ; il m'a tout ému.

LE CARDINAL.

Il ne faut que la présence d'un infidele , pour arrêter la vertu des reliques que vous possédez.

LOUIS XI.

Bonne Notre-Dame de Madere ! préserve-moi de toute communication avec les infidèles , & pour réparation d'en avoir envisagé un seul , j'institue une priere à la sainte Vierge , qu'on dira le matin , à midi & le soir : on l'appellera l'*Angelus* , & la cloche de toutes les églises & de toutes les communautés sonnera trois fois pendant ce tems. Ayez soin , Cardinal , que cela soit ainsi par toute la France , & que le peuple s'y conforme.

L E C A R D I N A L .

Vos ordres , fire , seront exécutés ; on sonnera l'Angelus trois fois par jour , & tout le monde au son de la cloche se mettra à genoux . Vous devez présentement être rassuré , en voyant autour de vous ces saintes & nombreuses reliques .

L O U I S X I .

Je veux les essayer toutes . . . Eh , le saint homme ne vient donc pas !

L E C A R D I N A L .

Il ne doit pas tarder , fire . J'en ai un pressentiment secret , & j'ai offert le saint sacrifice pour sa prompte arrivée .

L O U I S X I .

Commandez encore trois cents messes pour cela .

L E C A R D I N A L .

Oui , fire . . . & le ciel vous favorisera .



## SCENE XVI.

ACTEURS PRÉCÉDENS , UN  
OFFICIER.

L' OFFICIER,

SIRE , le Comte de Beaujeu arrive avec le  
Dauphin.

LOUIS XI , effrayé.

Le Comte avec le Dauphin! ... Retirez-  
vous tous. (A l'Officier.) Que mes gardes  
se tiennent prêts avec vous au moindre  
signal... Faites entrer le Comte , mais seul,

---

## SCENE XVII.

LOUIS XI , seul.

IL me prend un tremblement ... Pourquoi  
vient - il avec le Dauphin ? ... Seroit - ce lui  
qui trameroit ? ... lui , en qui j'ai mis toute  
ma confiance , à qui j'ai donné ma fille  
ainée.... Mais c'est pour cela même qu'il  
me trahiroit peut - être ... Devenu si puif-  
fant ... Prenons nos sûretés.

SCENE XVIII.

LOUIS XI, LE COMTE DE BEAUJEU.

LOUIS XI, *aussi-tôt que le comte de Beaujeu entre.*

HOLÀ, Capitaine, tous mes gardes ici !  
*(Les gardes & les officiers accourent.)* Qu'on se laisse de lui !

LE COMTE.

De moi, sire ? O Dieu ! qu'ai-je donc fait ? Qui peut m'avoir attiré votre colere ?

LOUIS XI.

Assurez-vous de sa personne ; prenez garde qu'il n'échappe... Qu'on le fouille, & qu'on m'apporte tous les papiers qu'il a sur lui.  
*(A un détachement.)* Vous, allez ; & qu'on arrête tous ses gens.

LE COMTE.

Est-il possible d'être traité aussi honteusement ? moi, votre gendre ! moi, qui avois votre confiance, & qui suis toujours resté le plus fidèle de tous les princes !

---

LOUIS XI.

Voyons. (*Il lit avidement quelques papiers qu'on a tirés des poches du Comte.*)

---

## SCENE XIX.

ACTEURS PRÉCÉDENS , LA COMTESSE DE BEAUJEU.

LA COMTESSE DE BEAUJEU , entrant avec vivacité.

QUE vois - je , mon pere ! Qu'avez - vous donc contre mon époux ? Dites - moi de quel crime il s'est rendu coupable , pour être traité ainsi ?

LE COMTE.

Je suis sûr de mon innocence ; jamais ma fidélité ne s'est démentie un instant ; & si l'on m'a noirci auprès de sa majesté , je puis aisément me justifier.

LA COMTESSE.

Entendez - vous le cri de l'innocence ; mon pere ? & pouvez - vous écouter vos soup-

çons aussi précipitamment?... Ne sommes-nous pas vos fidèles sujets, vos enfans, en qui vous avez placé votre confiance? Croyez-en votre fille: non, non, nous ne vous trahissons pas.

L O U I S X I .

Dites-vous bien vrai? Puis-je me fier à vos paroles?

L A C O M T E S S E .

Ah, rejetez ces doutes outrageans! Je suis votre fille. Qui plus que moi est intéressé à votre conservation? Je réponds de mon époux; il ne peut que perdre dans tout changement, & ses intérêts sont entièrement liés aux vôtres.

L O U I S X I , *après un silence.*

Qu'on le laisse libre.

L A C O M T E S S E , *aux gardes.*

Retirez-vous. (*Elle embrasse le Comte.*) Est-ce là l'homme dont vous pouvez suspecter la fidélité?... Comte, n'en prenez aucun chagrin; c'est la maladie de mon pere qui cause de pareilles erreurs.

---

LOUIS XI.

Mais c'est qu'on me menace de complots...  
Il vient ici, accompagné du Dauphin, & mal-  
gré ma défense.

LE COMTE.

Sire, pardonnez; c'est d'après votre ordre  
même.

LOUIS XI.

Moi, je vous aurois dit de l'amener?

LE COMTE.

Votre majesté tient encore l'ordre par  
écrit; c'est le seul papier que vous n'ayez  
pas lu, & qu'on vient de vous remettre...  
Le voilà entre vos mains.

LOUIS XI, regardant & lisant.

Ah! je l'avois oublié.... Il est vrai que  
je m'étois proposé de le voir & de l'entrete-  
nir; mais depuis j'ai changé d'avis. On me  
menace; il se trame quelque conjuration  
secrete; il y a des semences de révolte.

LA COMTESSE.

Sire, calmez-vous; nous veillons à tout;  
j'ai vérifié par moi-même la délation de ce

Cordelier ; elle s'est trouvée déstituée de tout fondement. Nous l'avons interrogé , examiné de nouveau ; il s'est coupé , & enfin il a été obligé d'avouer que c'étoit un tour imaginé pour obtenir récompense... Il est en prison , où il demande grace de sa fourberie.

L O U I S X I .

Il faut qu'il soit pendu , pour m'avoir fait une pareille peur. Je veux que mon prévôt le fasse expédier aujourd'hui.

L E C O M T E .

Sa condamnation est juste.

L A C O M T E S S E .

Oui , mon pere , il mérite la mort , pour avoir ajouté une fausse terreur à vos souffrances. Dans trois heures vous en serez délivré.

L O U I S X I .

Dites - moi un peu , Comte , le Dauphin est-il élevé comme je vous l'ai recommandé ? Prenez garde que je n'aise aucun reproche à vous faire quand je le verrai. S'il alloit être différent de ce que je veux qu'il soit . . .

## LE COMTE.

Votre majesté sera satisfaite. Il est dans la plus parfaite ignorance; & quand même il lui viendroit l'idée de s'enfuir & de se révolter, il n'a aucune capacité pour se faire écouter de qui que ce soit. Soyez persuadé, sire, qu'il n'éblouira & ne séduira personne par ses connaissances; il est bien tel que votre majesté le desire.

## LOUIS XI.

Les connoissances lui seroient inutiles; il n'est pas fait pour entrer dans les affaires de mon vivant; il faut qu'il ignore tout ce qui se passe dans mes états.... Mais mes douleurs augmentent; chaque partie de mon corps semble se déchirer; je tombe dans une foiblesse... Ah, que le saint homme tarde à venir!

## LA COMTESSE.

Je vous annonce son arrivée, mon pere, & j'ai envoyé au-devant de lui pour le faire hâter.

## LOUIS XI.

Ma fille, je vous tiendrai compte de tous

vos soins... Je verrai donc le saint homme,  
qui me guérira!.. Aidez-moi à me couvrir  
de cette relique : celle - ci me fera plus de  
bien , sans doute. Je souffre avec l'autre.

---

S C E N E X X .

ACTEURS PRÉCÉDENS , COCTIER ,  
DEUX VALETS - DE - CHAMBRE .

COCTIER , une coupe à la main .

COMMENT , sire , vous tardez si long-tems ?  
L'heure de vous mettre dans votre bain se  
passe. Il faut que j'apporte moi-même votre  
potion ; il y a deux heures que vous devriez  
l'avoir prise. Allons , ne faites point l'enfant ,  
& que je vous voie l'avaler de bonne grâce .

LOUIS XI , aux Valets-de-chambre .

Pourquoi ne m'avertissez - vous pas de  
l'heure où je dois prendre ma médecine ?

UN VALET - DE - CHAMBRE .

Votre majesté nous avoit défendu de l'in-  
terrompre .

L O U I S X I.

Sortez tous les deux de ma présence. Je vous chasse. (*Les Valets-de-chambre se retirent.*)

C O C T I E R.

Allons, buvez tout d'un coup.

L O U I S X I.

Mais il y en a beaucoup ; & si c'est aussi mauvais que ce que vous m'avez fait prendre hier....

C O C T I E R.

Avalez, avalez ; & point tant de façons ; ou je ne me mêle plus de votre santé ; & alors vous guérirez comme vous pourrez.

L O U I S X I.

Il faut donc que je boive, malgré mon extrême répugnance !... Puissé-je y trouver du soulagement !

L A C O M T E S S E.

Prenez courage, sire ; c'est l'affaire d'un instant....

L O U I S X I, buvant, & rendant la coupe au Médecin.

Oh, que cela est mauvais !

C O C T I E R.

C o c t i e r.

Parbleu ! l'on métamorphosera pour vous les remedes en miel , en confitures ! C'est bien avec ces douceurs-là qu'on guérit des maux aussi invétérés que les vôtres ! Vous n'y êtes pas encore ; il faut de ce pas aller prendre votre bain ; puis vous avalerez de deux heures en deux heures la même potion , & sans y manquer ; après cela , suivant l'effet , nous tentérons autre chose. J'ai différens remedes à vous faire prendre ; il faudra bien qu'à la fin nous venions à bout de votre maladie , toute rebelle qu'elle se montre.

L ou i s X I.

Je l'espere bien ; car j'ai été docile à vos ordonnances , & je compte sur l'efficacité des reliques , qui , jointe à celle des remedes....

C o c t i e r.

Ne trangrez pas une seule de mes ordonances , voilà le point capital , & je réponds de vous : sans quoi ...

LOUIS XI.

Ne vous fâchez donc pas, Médecin: . . .  
Est-il quelqu'un de plus malheureux que moi !  
A quoi me sert ma grandeur ?

COCTIER.

Oh ! il faut que votre grandeur prenne  
médecine tout comme un autre.

LOUIS XI.

Tout comme un autre ?

COCTIER.

Eh, oui ! pouvez-vous guérir différem-  
ment ?

LOUIS XI.

Vous m'assurez en avoir guéri pluseurs,  
mon cher & habile Médecin ?

COCTIER.

Vous le savez bien.

LOUIS XI.

Et qui étoient plus désespérés que je ne  
le suis ?

COCTIER.

Sans moi, vous seriez tombé dans le der-  
nier degré de déperissement, & alors il n'y  
avoit plus de remede.

LOUIS XI.

Il en est tems encore?.. Vous me l'assurez bien?

COCTIER.

Sans doute... sans doute... Mon art m'offre des ressources infinies, ignorées de tous les autres médecins.

LOUIS XI.

N'est-il pas juste que je jouisse un peu d'une royaute à laquelle j'ai fait des sacrifices assez grands pour en retirer les fruits, & que j'occupe le trône au moins quelques années encore? J'y suis monté un peu tard: vous l'avouerez, & vous devez mettre à ma maladie une attention proportionnée à mon rang & à la perte que je ferois.

COCTIER.

Irois-je de but-en-blanc tuer un roi de France!

LOUIS XI.

Non, non, je le fais bien; vous y prendrez garde. Ne vous mettez pas en colere; c'est que je souffre. Et comme on ne fauroit

employer trop de moyens, permettez que je presse l'arrivée du saint hommè. Envoyez tous les chevaux de ma nouvelle poste au-devant de lui. (*Baisant sa petite Vierge.*) O bonne Notre-Dame de Madere ! ... Allons, qu'on me porte au bain.

## C O C T I E R,

Une autre fois gardez-vous d'y entrer si tard, je vous en préviens.

## L O U I S X I .

Allons, allons, j'y vais de ce pas. Ne grondez point, Médecin.

(*On emporte Louis XI.*)

## S C E N E X X I .

(*Le théâtre représente une des salles de cérémonie, qui avoisine la chambre du Roi dans l'intérieur du château.*)

L O U I S D U C D'ORLEANS , &  
C H A R L E S D A U P H I N .

L E D U C D'ORLEANS .

M O N S E I G N E U R le Dauphin , permettez

que je vous exprime la joie que je ressens de me trouver ici avec vous.

**L E D A U P H I N .**

Je vous remercie , M. d'Orléans.

**L E D U C D ' O R L E A N S .**

Vous êtes toute l'année enfermé dans le château d'Amboise , & personne ne peut avoir la permission de vous y rendre visite.

**L E D A U P H I N .**

Ce n'est pas ma faute : j'aurois beaucoup de plaisir à recevoir du monde ; mais le Roi mon pere l'a expressément défendu , & je vous réponds que je m'ennuie très-fort de ne voir que les mêmes personnes.

**L E D U C D ' O R L E A N S .**

Les études que vous faites occupent sans doute tout votre tems , monseigneur ?

**L E D A U P H I N .**

On ne me fait rien apprendre , monsieur ; & c'est ce qui me chagrine. Je veux en demander la raison au Roi. Croiriez- vous qu'à mon âge on refuse de m'enseigner à lire ? Mais je suis ennuyé de mon loisir : jouer sans cesse

me fatigue ; & puisque je dois être roi un jour , ne faut - il pas que je sache ce que savent mes sujets , & plus encore ? Qu'en penlez-vous , M. d'Orléans ?

LE DUC D'ORLÉANS.

Monseigneur , les rois peuvent quelquefois se dispenser de la science , lorsqu'ils ont sous eux des personnes instruites qu'ils laissent faire , ou dont ils prennent les avis .

LE DAUPHIN.

Je ne crois pas que cela soit bien , comme vous le dites , M. d'Orléans. Je suis franc , quoiqu'on me dise toujours que , dans mon rang , il faut dissimuler. Contrainte pénible ! Je ne crois point qu'on puisse bien choisir un bon conseil si l'on n'a du jugement , & pour bien juger il faut savoir , il faut être au moins en état de discerner le vrai mérite & la probité. Je vois déjà qu'on me trompe : je n'ose plus me fier à personne ; & si je ne savois pas que vous êtes un jeune prince bien élevé , rempli d'honneur & de vertus , je me garderois de vous parler à cœur ouvert .

L E D U C D'ORLEANS.

Certainement, monseigneur, je n'abuserais point de votre confiance, & je ferai tout pour la mériter : vous êtes encore assez jeune pour réparer le tems perdu, avec un peu d'étude & d'attention. Malgré qu'on vous en empêche, il n'est pas impossible que vous parveniez à discerner ce qui est juste & bien d'avec ce qui ne l'est pas ; l'âge & la réflexion vous donneront de bonnes idées.

L E D A U P H I N.

Je voudrois avoir un moyen sûr pour avancer toujours dans la meilleure voie sans m'égarer... Parlez - moi ouvertement : croyez-vous qu'il soit possible que je devienne un jour un bon roi ?

L E D U C D'ORLEANS.

Oui, monseigneur, je le crois.

L E D A U P H I N.

Vous le croyez ?

L E D U C D'ORLEANS.

Très - sincérement.

## LE DAUPHIN.

Eh bien , voilà cependant que vous me flattez , car vous ne me connoissez guere. Et comment pouvez-vous affirmer cela , puisque nous nous sommes vus si peu ?

## LE DUC D'ORLEANS.

L'inquiétude généreuse que vous m'avez témoignée est pour moi , monseigneur , d'un heureux augure ; elle me suffit & me dispense de toute autre preuve. Mais , pour répondre à votre franchise , je prendrai la liberté , si vous y consentez , de vous faire quelques questions , lesquelles m'affermiront , j'espere , dans ce que j'ai dit . . . Y consentez - vous , monseigneur ?

## LE DAUPHIN.

Volontiers.

## LE DUC D'ORLEANS.

D'abord , avez - vous un cœur sensible ; c'est-à-dire , lorsque vous voyez quelqu'un souffrir , compatissez - vous aux douleurs qu'il endure ?

## LE DAUPHIN.

Oui.

LE DUC D'ORLEANS.

Vous sentez - vous un desir véritable qui vous pousse à faire vos efforts pour faire cesser ou diminuer sa peine ?

LE DAUPHIN.

Oui. L'autre jour , on frappoit un soldat sous mes yeux ; je n'ai pu m'empêcher de crier , comme si l'on m'avoit battu moi-même.

LE DUC D'ORLEANS.

Vous ne pouvez donc voir tranquillement faire du mal à un homme , & quand il souffre , vous souffrez avec lui ?

LE DAUPHIN.

Beaucoup.

LE DUC D'ORLEANS.

Par conséquent , vous serez fort attentif à ne point causer de peine à vos semblables.

LE DAUPHIN.

J'en serois bien fâché. Et que peut-il nous revenir des douleurs d'autrui ?

LE DUC D'ORLEANS.

Vous n'aimerez donc pas à diminuer la nourriture d'un pauvre paysan , à le priver

de ce qu'il peut donner chaque jour à ses enfans ; & cela pour avoir de beaux châteaux , de beaux meubles , un plus grand train ?

L E D A U P H I N .

Non , je sens que j'aurois plus de plaisir à faire le bien-être d'autrui , qu'à me contenter moi-même de cette maniere .

L E D U C D ' O R L E A N S .

Vous n'aurez pas du goût , je crois , pour assembler une armée à grands frais , & faire égorer dans une plaine quinze à vingt mille hommes , afin d'essayer , au risque de leur vie , d'agrandir votre royaume d'une province ou d'une isle lointaine , & de porter le malheureux titre de conquérant & de vainqueur ?

L E D A U P H I N .

Il me semble qu'il est atroce de causer une mort dououreuse à un seul homme qui est un bon sujet , pour en obtenir un autre qui à coup sûr ne vous aimera point ; car l'amour ne s'obtient point par la force . *Homicide point ne seras ; telle est la loi.* Mais dites-moi , est-

ce que les rois ont commis de pareilles horreurs ?

L E D U C D'ORLEANS.

Oui , monseigneur ; peu d'entr'eux ont fait le bonheur de l'humanité. Les uns , avec un cœur assez bon , ont été victimes de leur trop grande foiblesse : les autres ont péché par une ambition déraisonnable ; & au lieu de diriger leur pouvoir vers l'amélioration intérieure du royaume , ils n'ont songé qu'à des intérêts étrangers au bonheur de la patrie. Il en est qui , gâtés dès l'enfance par l'adulation , se sont endurcis à la voix mensongere des courtisans , & sont devenus impérieux , intolérans , cruels , sans égards ni respect pour les hommes , dont ils ne sont que les chefs , & non les maîtres absous. Ceux - là sont détestés & redoutés : aussi s'enferment-ils , & n'osent-ils regarder en face un homme sans sentir le remord ou la crainte.

L E D A U P H I N .

Je vous entendis , & je pense , hélas ! tout ce que vous pensez. La rougeur me couvre

les joues ; je suis prêt à pleurer. Que ne puis-je épancher dans votre sein tout ce que j'éprouve ! . . Mon pere ! mon pere ! . . Ah ! si j'étois le fils d'un payfan , je pourrois le voir & l'embrasser tous les jours ; il m'aimeroit , sa vue feroit ma joie : & le mien m'inspire de l'effroi ! . . Je ne fais quoi m'empêche de l'embrasser ; & lui , il m'éloigne d'un seul regard , il ne me sourit jamais. Ah , que je suis malheureux ! Je ne vois autour de moi rien que de triste ; on ne parle que de châtimens & de supplices , & je suis moi - même esclave.

## LE DUC D'ORLEANS.

Monseigneur , que cet exemple & votre situation votis impriment de bonne heure la nécessité d'être juste , & de ne jamais rien commettre qui vous empêche d'être affable & populaire. N'oubliez pas les vertus de votre jeune âge ; toute bonne action dérive de la sensibilité. Si j'avois été destiné à porter la couronne , au lieu de m'enfermer dans une tour inaccessible , j'aurois aimé à me montrer

sans gardes ; j'aurois écouté avec amour tous mes sujets ; l'exercice de la justice eût été ma plus chere occupation ; je me serois fait le pere du peuple... Voilà tout ce qu'un roi de France , après le lot qu'il a reçu de la Providence , peut faire de mieux ; car quel degré de puissance peut-il desirer encore ? De nouvelles augmentations de pouvoir sont des rêves funestes & nuisibles.

**L E D A U P H I N .**

J'aime à vous entendre. Puisse-je écouter souvent vos conseils ! Vous êtes instruit , & vous avez de nobles sentiments... (*Lui tenant la main.*) Soyons amis.

**L E D U C D'ORLEANS .**

Soyons amis... Mais je ne puis vous parler ici avec liberté , ni trop long - tems ; il viendra un jour où peut-être vous en écoutez d'autres qui sauront vous séduire & vous faire goûter des conseils contraires.

**L E D A U P H I N .**

N'ayez point de pareilles craintes... Ces dissimulations dont ils veulent me remplir ,

je les garde contre ceux même qui me les enseignent.

LE DUC D'ORLEANS.

Observez cependant, monseigneur, que la dissimulation est quelquefois malheureusement nécessaire envers ceux qui veulent nous tromper, ou abuser de notre confiance; mais elle est indigne dans les traités publics, où l'on doit donner, à quelque prix que ce soit, l'exemple de la probité la plus integre. Tout prince qui se couvre d'une politique infidieuse, est méprisable, même dans ses succès; & la trahison, le manque de foi à ses promesses, à ses engagemens, sont ce qu'il y a de plus criminel & de plus honteux pour un monarque.

LE DAUPHIN.

J'approuve bien ces maximes. Il me semble qu'elles doivent être le garant de la sûreté publique & la confiance des nations.



SCENE XXII.

ACTEURS PRÉCÉDENS, LA COMTESSE DE BEAUJEU, JEANNE DUCHESSE D'ORLEANS, sa sœur.

LA COMTESSE DE BEAUJEU, *à part.*

COMMENT, le Dauphin seul avec le duc d'Orleans!... O ciel, que diroit le Roi, s'il le favoit!... (*Haut.*) Monseigneur, j'ai cru le comte de Beaujeu avec vous?

LE DAUPHIN.

Je l'attends, ma sœur; il doit m'introduire tout-à-l'heure chez le Roi.

LE DUC D'ORLEANS.

Nous l'avons prié d'intercéder encore une fois, afin d'obtenir l'avantage de voir enfin sa majesté, & de lui présenter nos respects.

LA COMTESSE.

Vous avez pris une peine inutile... Le Roi ne veut point vous voir aujourd'hui, & il ordonne à Monseigneur de se retirer.

## LE DAUPHIN.

Il m'est bien dur de ne pouvoir être admis  
à voir mon pere !

## LE DUC D'ORLEANS.

Après tant de voyages, il ne m'est donc  
pas permis d'obtenir une seule audience ?

## LA COMTESSE.

Monseigneur, il ne faut plus venir que  
lorsque sa majesté vous mandera.

## LE DUC D'ORLEANS.

Je ne fais ce qui me met aussi mal dans l'es-  
prit du Roi. J'ai l'honneur d'être son gendre,  
& le comte de Beaujeu votre époux a ses  
entrées en tout tems. D'ailleurs mon titre de  
premier prince du sang...

## LA COMTESSE.

Je ne vous conseille pas de vous presser  
tant pour paroître devant sa majesté... Vous  
n'auriez pas une si gracieuse réception.

## LE DUC D'ORLEANS.

Pourquoi donc, madame ?

## LA COMTESSE.

Pourquoi ! Osez - vous le demander ? La  
conduite

conduite froide & insultante que vous gardez avec ma sœur depuis que vous êtes marié, ne mérite-t-elle pas l'indignation de sa majesté ?

JEANNE D'ORLEANS.

Ma sœur, je ne m'en plains point. M. le Duc peut en agir comme il lui plaira. S'il ne m'a épousée que par force & pour obéir aux ordres du Roi, je puis en dire autant de mon côté. Ainsi nous resterons comme nous sommes.

LE DUC D'ORLEANS.

Toutes deux vous me rendez interdit, & le respect me défend de m'expliquer.

LA COMTESSE.

Prenez garde qu'à la fin sa majesté ne s'irrite au point de venger l'affront que vous faites à son sang... Vous entendez ce que je veux dire.

LE DUC D'ORLEANS.

Madame, je n'entends rien & ne veux rien entendre. J'ai fait tout ce que la soumission m'avoit forcé de faire, & je pense qu'on ne

m'exposera pas à justifier ma conduite...  
Croyez qu'il fera plus sage de garder le silence  
sur le passé. Si quelqu'un a droit de se plaindre,  
c'est moi sans doute. Je me renferme  
dans les bornes que me prescrit le respect...  
Tirons, je vous prie, le rideau sur le reste.

J E A N N E D' O R L E A N S.

Ma sœur, de grâce, épargnez-moi des  
discours qui me font rougir.

L A C O M T E S S E.

Voici le Comte.

---

### S C E N E X X I I I.

ACTEURS PRÉCÉDENS, LE COMTE  
DE BEAUJEU, ROCHEFORT.

(*Le Comte sort par une porte de chez le Roi,  
& Rochefort entre par une autre dans le  
salon.*)

LE COMTE DE BEAUJEU, au *Dauphin*.

M O N S E I G N E U R , sa majesté m'ordonne  
de vous reconduire à Amboise jusqu'au mo-  
ment qu'il lui plaira de vous faire appeler.

---

L E D A U P H I N.

J'obéis à ses ordres , mais ils me font beaucoup de peine. . . Adieu , M. d'Orléans.

L E D U C D'ORLEANS.

Monseigneur , j'éprouve le même chagrin , & je partage votre douleur.

(*La Comtesse se retire avec sa sœur , lançant au Duc un regard de colere.*)

---

S C E N E X X I V.

LE DUC D'ORLEANS , ROCHEFORT.

LE DUC D'ORLEANS , *parlant seul , sans voir Rochefort , & se promenant la tête baissée.*

QUELLE cour ! que d'oppressions secrètes ! que de violences ouvertes ! . . . M'avoir fait épouser sa fille , si disgraciée de la nature , parce qu'il fait qu'elle est incapable d'avoir des enfans , & le tout pour éteindre ma race ! . . Pouvoit - on recourir à un stratagème plus recherché & plus honteux ! . . Aussi je la laisse , & ma protestation me servira un jour en

tems & lieu pour rompre cet insupportable lien... Ce comte de Beaujeu & sa femme se sont emparés de l'esprit du Roi , qui n'a rien à appréhender de lui , parce qu'il n'est pas d'un rang à aspirer à la couronne ; on nous l'oppose , & il nous humilie chaque fois qu'il en trouve l'occasion. Quelle politique que celle qui arme les intérêts des princes l'un contre l'autre ! ... Ah ! c'est vous , M. de Rochefort ?

## ROCHEFORT.

M. le Duc , vous paroissiez agité , & je ne me suis pas approché.

## LE DUC D'ORLEANS.

S'il y a quelqu'un dont je me défie à la cour , ce n'est pas vous ; & je vous dirai franchement que vous faites ici un beau contraste avec les autres ministres de sa majesté. La place de chancelier , que vous occupez , est enfin remplie dignement... Dieu veuille que vous l'occupiez long - tems !

## ROCHEFORT.

M. le Duc , il y a des circonstances où l'on

ne peut faire le bien aussi complétement qu'on le desireroit , & mieux vaut alors suivre le courant en détruisant quelques abus sur son passage que de perdre l'occasion d'un petit & heureux changement. J'aspire à voir du moins les emplois entre des mains incapables d'une trop mauvaise action.

L E D U C D ' O R L E A N S .

C'est un étrange scandale , monsieur , que de voir ceux qui sont actuellement en place. Un barbier est ministre d'état ; le bâton de maréchal est avili ; mon pere est mort de douleur en revenant de faire ses représentations à Louis XI . . . Les affaires ne vont pas bien ; il y a beaucoup de mécontens , dont les plaintes sont fondées.

R O C H E F O R T .

Je suis venu pour devancer les députés du parlement & assister à ses remontrances . . . La députation vient d'arriver ; nous allons voir ce que cette démarche produira.

L E D U C D ' O R L E A N S .

J'espere que , vous voterez pour la magistrature .

ture , qui élève une voix à la fois courageuse & patriotique , & que vous ne la trahirez pas , ainsi qu'a fait votre indigne prédecesseur . . . En agissant ainsi , monsieur , vous remplirez vos devoirs envers les peuples , vous mériterez l'estime des princes , & servirez la cause nationale .

## ROCHEFORT.

M. le Duc , ma place est aussi embarrassante qu'épineuse ; je dois obéir à deux mouvements qui ne s'accordent pas toujours : mais j'espere me conduire avec honneur , & j'ose dire avec prudence ; car je croirois trahir l'intérêt des peuples , si j'allois trop heurter le pouvoir . Il est formidable . . . Je n'aspire point à me faire congédier ; le mal deviendroit plus grand : je serai ferme & libre autant qu'il me sera permis de l'être . La vraie politique est dans un parti mitoyen , dans un certain assouplissement des affaires . . . Mais voici le parlement .

## LE DUC D'ORLEANS.

Je vois M. de la Vaquerie , premier

président , & M. de Saint - Romain , procureur - général , tous deux hommes courageux & respectables , & qui , dans ce tems , se rendent immortels . ( *On ouvre les deux battans , & les magistrats entrent .* )

---

S C E N E X X V.

ACTEURS PRÉCÉDENS , DE LA VA-  
QUERIE , SAINT-ROMAIN , SUITE  
DES DÉPUTÉS DU PARLEMENT ,  
LE CARDINAL D'ALBI , LE CAR-  
DINAL DE LA BALUE . ( *Ils sortent  
par la porte du côté où est le Roi , & se  
rencontrent au milieu de la salle avec le  
premier président qui est en tête .* )

LE CARDINAL D'ALBI.

**M**ESSIEURS , le Roi informé des motifs de votre députation , m'envoie pour vous faire connoître ses volontés ; il vous ordonne d'enregistrer , sans aucun délai , ses derniers édits , & vous défend de vous mêler en

aucune manière des affaires de l'église , & par conséquent de ce qui regarde la Pragmatique - Sanction.

#### D E L A V A Q U E R I E .

M. le Cardinal , nous persisterons dans nos résolutions jusqu'à ce que nous ayons porté au pied du trône les très - humbles remontrances que nous sommes chargés de faire de vive voix à sa majesté. C'est après qu'elle nous aura écoutés , & suivant sa réponse , que nous nous réglerons. Une cour comme le parlement a des droits pour porter directement au monarque ses légitimes représentations , & ne connaît point ces organes intermédiaires qui nuisent toujours aux rapports nécessaires qui existent entre le souverain & son peuple. Quant à vous , messeurs , il est bien honteux de voir que ceux qui sont à la tête de l'église gallicane vendent & trahissent ses droits pour les faveurs de la cour de Rome ; que des prélats se méfient du pouvoir des loix , & cherchent à s'y soustraire en appellant à leur soutien une puissance éloignée.

gnée , qui ne peut que prolonger les abus & fomenter les divisions. Non , jamais les parlementz ne laisseront la patrie en proie à toutes les subtilités d'une suprématie étrangere , laquelle , versant la théologie dans les affaires politiques , a donné prétexte à des troubles sans fin , & n'a jamais paru satisfaite des avantages inouis qu'elle avoit obtenus.

L E D U C D' ORLEANS .

C'est très - bien dit , M. de la Vaquerie. Soyez assuré que tous les princes du sang & la noblesse se réuniront pour mettre fin à de pareils abus. . . . Quoiqu'il y ait beaucoup de grands qui soient de votre parti , M. le Cardinal , à cause qu'ils y trouvent des avantages personnels , j'en connois néanmoins plusieurs qui sentent la honte de cette abnégation intéressée , & qui sont généreusement décidés à faire de justes sacrifices au bien de l'état.

SAINT - ROMAIN , *d'un ton mâle & sévere.*

N'est-ce pas une infamie de voir le clergé de France , dévoué à la cour de Rome ,

s'isoler perpétuellement , balancer avec audace ou avec astuce les opérations les plus favorables à l'état , tenir servilement à une cour étrangere pour s'en faire un appui contre le souverain même , se déclarer presque ouvertement l'ennemi des loix , de la magistrature , & gagner avec une feinte soumission jusqu'au militaire , afin de s'en faire un parti & pouvoir tout oser avec impunité !

#### LE CARDINAL DE LA BALUE.

Vous passez les bornes du respect que l'on doit à notre caractère.

#### LE CARDINAL D'ALBI.

C'est manquer de respect au Roi que de nous offenser.

#### DE LA VAQUERIE.

Ne donnez que l'exemple de l'humilité & de la charité ; n'approchez du trône que pour y porter la voix muette & tremblante des infirmes ; prêchez la morale évangélique , & le respect , la confiance accompagneront vos pas .

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Allons rendre compte à sa maj. sté.

LE CARDINAL D'ALBI.

Sa majesté nous soutiendra, & vous éprouverez si l'on nous insulte impunément.

DE LA VAQUERIE.

Vos menaces ne nous intimident point.  
Allez dire au Roi, auprès duquel vous nous calomniez, que nous attendons le moment qu'il lui plaira nous permettre de présenter nos remontrances. (*Les Cardinaux furent.*)

SCENE XXVI.

LE DUC D'ORLEANS, DE LA VAQUERIE, SAINT-ROMAIN.

LE DUC D'ORLEANS.

COURAGEUX magistrats, que je vous fais gré de votre fermeté ! Il n'y a plus que vous, hélas ! qui ayez une voix pour vous opposer aux torrens des abus qui menacent

nos libertés. Armez - vous de constance & d'intrépidité contre les efforts réunis de l'église & de l'épée , qui ont fait ligue contre vous , parce qu'ils voient que vous les empêchez d'écraser à leur gré les peuples. Ayez la vigilance qui convient aux défenseurs de la patrie , & sur-tout qu'aucune crainte pufilanime n'arrête vos desseins généreux. Les rois passent , mais la patrie est immortelle.

---

## SCENE XXXVII.

'ACTEURS PRÉCÉDENS , ROCHEFORT *de retour d'autrè du Roi.*

ROCHEFORT.

**J**E viens enfin d'obtenir du Roi , qu'il recevra vos remontrances. Les cardinaux l'ont fort aigri contre vous ; il vient mal disposé : mais faites votre devoir. Le mien étoit de vous défendre contre l'accusation en votre absence , & de l'engager à vous écouter.... Vous , prince , ne demeurez point ; car votre pré-

sence l'irriteroit, & sur-tout après vous avoir fait dire qu'il ne vouloit pas vous voir.

D E L A V A Q U E R I E.

M. le Duc, cédez à cet avis... D'ailleurs, votre présence ne pourroit que nuire aux affaires.

L E D U C D ' O R L E A N S.

Messieurs, je vous laisse donc soutenir la grande cause du bien général. Cet emploi est le plus noble & le plus important qu'on puisse exercer.

D E L A V A Q U E R I E.

Reposez-vous sur nous, M. le Duc; nous avons pour chancelier un homme integre, qui ne trahira point la magistrature.

---

S C E N E X X V I I I.

ROCHEFORT, DE LA VAQUERIE,  
S. ROMAIN.

R O C H E F O R T.

C E prince donne les plus grandes espérances.

## DE LA VAQUERIE.

C'est lui qui , après le Dauphin , est le plus près de la couronne , & il paroît plus digne qu'aucun autre de la porter .

## SCENE XXXIX.

LOUIS XI , ACTEURS PRÉCÉDENS.

( Le Roi entre , vêtu de ses habits royaux & porté sur une espece de fauteuil richement décoré ; les cardinaux d'Albi & de la Balme sont à ses côtés . On se place en ordre . )

## DE LA VAQUERIE.

SIRE , nous vous apportons les très-humables remontrances de votre cour de parlement .

( Le Roi tire un papier qu'il remet au Chancelier . )

ROCHEFORT , lisant .

« Je veux que mon parlement obéisse à mes  
» ordres sans délai . »

LOUIS XI .

Retirez-vous , & qu'on enregistre l'abolition .

**D E L O U I S , X I .**

---

tion de la Pragmatique-Sanction ; c'est pour la dernière fois que je l'ordonne.

**D E L A V A Q U E R I E .**

Sire, nous sommes prêts à sacrifier nos emplois, nos fortunes & nos vies, plutôt que de trahir la cause de la patrie.

(*Les députés du parlement se retirent.*)

---

**S C E N E   X X X .**

LOUIS XI, LE CARDINAL D'ALBI,  
LE CARDINAL DE LA BALUE, RO-  
CHEFORT.

**LE C A R D I N A L D ' A L B I .**

**U**NNE pareille témérité, sire, demanderoit une punition exemplaire & prompte.

**LE C A R D I N A L D E L A B A L U E .**

Votre majesté devroit faire sauter quelques têtes, pour l'exemple.

**LE C A R D I N A L D ' A L B I .**

Je commencerois, si j'en avois l'ordre de

sa majesté , par faire enfermer ceux qui sont  
ici dans les *feuillettes* (\*) du Roi.

LOUIS XI.

Vous ne dites rien , Rochefort ?

ROCHEFORT.

Sire , c'est que je suis muet d'indignation ,  
lorsque j'entends des conseils aussi perni-  
cieux ...

LE CARDINAL DE LA BALUE , à  
*voix basse*.

Comme il parle ! Puis - je croire ce que  
j'entends ?

LE CARDINAL D'ALBI , *bas*.

M. le Chancelier , est-ce que vous n'êtes  
pas des nôtres , vous , de la cour & favori du  
Roi ?

LE CARDINAL DE LA BALUE , *bas*.

Y pensez-vous ? Quel fol parti allez-vous  
donc prendre !

LE CARDINAL D'ALBI , *haut*.

Sire , votre Chancelier se trompe.

---

(\*) Petits cachots en forme de tonne , lesquels  
étoient de l'invention de Louis XI.

ROCHEFORT ,

ROCHEFORT, à haute voix.

Je ne crains, ni vos regards menaçans,  
ni vos caresses... Le Roi doit savoir la vé-  
rité : vous l'égarez dans ce moment ; vous  
abusez de sa confiance , ainsi que vous le  
faites depuis long - tems.

LE CARDINAL D'ALBI.

Expliquez-vous.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Sire , nous vous demandons vengeance  
de ces calomnieuses imputations.

LOUIS XI.

Quel embarras nouveau !

ROCHEFORT.

Sire , il m'est aisé de les confondre , &  
j'attendois impatiemment cette occasion. Je  
viens de recevoir des preuves de leur per-  
fidie. Le cardinal d'Albi s'entend avec le  
Saint-Siege qui lui a promis soutien & ré-  
compense pour qu'il obtienne l'abolition de  
la Pragmatique , & ce contre vos propres in-  
térêts. Le cardinal de la Balue est non - seulen-  
tement dans le complot , mais encore j'ai des

H

preuves convaincantes qu'il vous avoit livré au duc de Bourgogne à Péronne , lorsqu'il vous conseilla de vous remettre entre ses mains. C'est par lui que vous fûtes prisonnier.

## LOUIS XI.

Est-il possible que je sois ainsi trompé par ceux en qui j'avois placé ma confiance !

## LE CARDINAL D'ALBI.

Ah , sire ! n'ajoutez pas foi à de pareilles calomnies .

## LE CARDINAL DE LA BALUE.

C'est pure machination inventée pour nous perdre.

ROCHEFORT , présentant les papiers  
au Roi.

Sire , en voici les preuves signées de leur propre main : ce sont des titres qu'on m'a fait parvenir des deux côtés . Qu'ils osent encore nier , s'ils en ont le front ! Et quels sont leurs accusateurs ? Ceux même avec lesquels ils ont traité .

L O U I S X I .

Holà , Capitaine des gardes ! ( *Les gardes entrent.* ) Qu'on mette ces traîtres dans les deux cages de fer dont ils m'ont donné l'idée & fourni le modele , & nous verrons ensuite ce que j'ordonnerai de leur sort.

L E C A R D I N A L D ' A L B I .

Nous sommes perdus !

L E C A R D I N A L D E L A B A L U E .

Ah , c'est fait de nous !

L E C A R D I N A L D ' A L B I .

Pour l'amour de Dieu , sire , au moins respectez notre caractere .

L E C A R D I N A L D E L A B A L U E .

Vous qui êtes si dévot à la vierge Marie , au nom de la Mere du Sauveur , en faveur de la religion , faites grace à notre personne sacrée .

L O U I S X I .

Qu'on les ôte de ma présence .

( *Les gardes les emmenent.* )



## SCENE XXXI.

LOUIS XI, ROCHEFORT.

LOUIS XI.

QUELLE trahison!... Avec tout ce que je souffre, me faut-il encore un surcroît de peines!... Quoi, des cardinaux, au sein de ma cour, me jouer ainsi!... C'en est trop... Que je suis malheureux! De tous côtés on attente à mon autorité; je souffre des douleurs inouies, & mes ministres me trahissent dans les cours étrangers; mon parlement s'oppose à mes ordres... Mais je suis le maître, & je veux être vengé... Allez les faire arrêter tous, avant qu'ils aillent plus loin.

ROCHEFORT.

Permettez-moi, sire, de vous représenter en fidèle sujet, qu'il y a beaucoup de danger, pour l'honneur de votre couronne, à vous comporter avec cette violence; & quand vous écraseriez toute la magistrature d'un seul

coup , j'ose vous assurer que votre autorité n'en deviendroit pas plus grande , parce qu'il vous faudroit recréer d'autres corps à leur place , qui dans l'occasion montreroient encore plus de résistance. L'honneur que ces nouveaux magistrats attacheroient à contre-balancer vos volontés pour mériter l'affection des peuples , dont l'estime est quelquefois plus recherchée que celle des rois , les feroit aller plus loin que les premiers ; tout ce qui est intéressé à la magistrature actuelle sauroit toujours trouver des occasions de lutter contre le trône : on appelleroit sans cesse ce changement une persécution , un attentat à la forme du gouvernement monarchique.

## L O U I S X I .

Eh bien , puisqu'il est ainsi , & qu'on n'aurroit pas meilleur marché des nouveaux venus , allez , & faites-leur telle réponse que vous jugerez convenable. ( *A voix basse.* ) Mais je me souviendrai de cela ; ils me le paieront en tems & lieu. ( *Baisant sa petite Vierge de plomb.* ) O bonne Vierge , aide - moi dans

mes soucis ! De ma vie je n'ai senti plus d'inquiétudes ni de plus cruels tourmens. . . . Maudits magistrats ! . . . Oh , que le saint homme n'arrive-t-il ! . . . Que mon impatience est grande !

## SCENE XXXII.

LOUIS XI, ROCHEFORT, UN  
OFFICIER.

UN OFFICIER.

SIRE , les députés de la Suisse demandent à vous présenter leurs hommages avant de repartir.

LOUIS XI.

Je ne veux voir personne. Qu'ils partent.

ROCHEFORT.

Sire , ces peuples ont à cœur les plus petits témoignages de bienveillance ; c'est une république naissante , que la France , dans la

suite , ne sera pas fâchée d'avoir pour alliée , vu sa position entre l'Allemagne & l'Italie . Après le grand mécontentement que les Genevois ont témoigné sur la détention du prince de Sans-Terre , il faut leur accorder au moins quelques civilités , en renvoyant ces ambassadeurs .

## LOUIS XI.

Je déteste tous ces républicains-là ; ils donnent un très - mauvais exemple aux autres nations . Je voudrois sur-tout que mes sujets n'en entendissent jamais parler . Non , je ne veux point les voir . J'ai des traités avec eux , il est vrai , pour mes intérêts particuliers ; mais au fond je les abhorre comme des peuples rebelles , dont l'histoire est scandaleuse , & je voudrois pouvoir en anéantir la race .

## ROCHEFORT.

Votre volonté soit faite , sire ... Mais ils répandront sur la route que vous êtes si malade qu'ils n'ont pu avoir audience en venant prendre congé de votre majesté .

## LOUIS XI.

Vous avez raison ; votre réflexion est bonne... Qu'ils me voient seulement ; ils ne pourront pas dire que je suis à toute extrémité, comme on affecte de le répandre. Je consens à les recevoir, mais pour un instant, Allez, qu'ils entrent... (*Se faisant couvrir du manteau royal.*) Suis-je bien ainsi ?... Enveloppez moi. De loin ils ne pourront lire sur mon visage... Tenez - vous à cette distance ; que les gardes qui vous accompagnent ne vous passent point... Approchez, vous autres ; faites un rempart, & qu'on m'éloigne jusqu'à cette porte... (*On recule le Roi.*) Capitaine, rangez en bon ordre tout votre monde..., (*Le Roi est porté jusqu'à la porte, entouré de tous ses officiers. Les Suisses entrent, précédés de gardes.*)

SCENE XXXIII.

LOUIS XI., ROCHEFORT, LES DEPUTÉS SUISSES, OFFICIERS, GARDES.

UN DES DEPUTÉS.

Où est le Roi?

UN OFFICIER.

Voyez-le d'ici, & adressez-lui votre compliment le plus court que vous pourrez.

AUTRE OFFICIER, arrêtant les Députés.

On ne passe pas plus avant.

LE DEPUTÉ, à voix basse.

Oh, que de précautions & de cérémonies pour parler à un homme!

LE MÊME OFFICIER.

Allons, dépêchez-vous : sa majesté attend.

LE DEPUTÉ, à son voisin.

Tout cela m'a fait oublier mon compliment.

AUTRE DEPUTÉ.

C'étoit bien la peine d'en faire un ! Dis-

lui tout simplement pourquoi nous sommes ici.

L E D E P U T É.

Tu as raison. (*Haut.*) Sire, nous venons pour vous faire nos adieux, & prendre congé de votre majesté, l'assurant que nous autres Suisses & bons alliés, les Six Cantons, lui demeurerons attachés, autant que rien ne se fera contre les traités conclus entre nous; & c'est ce que nous désirons de tout notre cœur.

(*Le Roi fait un signe.*)

U N O F F I C I E R.

Cela suffit. Sa majesté vous dispense du reste. Vous pouvez vous retirer.

R O C H E F O R T , aux Suisses.

Sa majesté m'a chargé de vous répondre qu'elle vous sera toujours attachée, comme à de bons & fidèles alliés. (*Le Roi étant déjà rentré, les portes fermées, les gardes en-dehors, Rochefort va rendre sa réponse au parlement dans les autres salles, & les Suisses restent seuls sur la scène.*)

S C E N E X X X I V.

LES DÉPUTÉS DE LA SUISSE.

U N S U I S S E.

L'AS-TU vu , camarade ?

A U T R E S U I S S E.

Ma foi non ! Il étoit perdu dans ses gardes.

U N S U I S S E.

C'est donc là notre nouvel allié !

A U T R E S U I S S E.

Voilà donc ce que c'est qu'un roi!... Je n'ai vu que son manteau.

U N S U I S S E.

Comme il est gardé !

A U T R E S U I S S E.

Comme il a l'air d'avoir peur !

U N S U I S S E.

Comme tout le monde tremble sous lui !

A U T R E S U I S S E.

Ils ont tous l'air d'être ses esclaves.

U N S U I S S E.

As-tu vu ces gardes , dont les yeux ne

nous quittotent pas , & dans les cours ces gens qui traînent des boulets à leurs pieds de peur qu'ils ne s'ensuient ?

A U T R E S U I S S E .

Mais ce lieu est une prison affreuse . . .  
Et il y demeure !

U N S U I S S E .

Oh , que je serois donc fâché d'habiter un pays comme celui - ci ! . . . O nos montagnes , nos montagnes !

A U T R E S U I S S E .

Nous avons bien fait de nous délivrer , & de nous gouverner nous - mêmes . Quelle différence de notre peuple à celui que nous voyons !

U N S U I S S E .

Versons jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour la liberté . C'est ici qu'on apprend à la chérir .

A U T R E S U I S S E .

Je regarde ce pays pour la dernière fois , & certes je m'en souviendrai .

U N S U I S S E .

Nous en parlerons tous à nos enfans . ( *Ils*

*se prennent par la main.)* Amis, c'est ici sur-tout que nous devons sentir le prix de notre bonheur, & le fruit de notre bravoure.

UN OFFICIER, arrivant.

Sortez, messieurs; on ne parle pas si haut ici; on ne s'y rassemble point en groupe.  
*(Ils sortent.)*

---

SCENE XXXV.

*(Le théâtre représente une salle voisine de la chambre du Roi.)*

LEDAIM, DOYAC.

LEDAIM, à voix basse.

LE Roi n'est pas bien... Je l'ai remarqué.

DOYAC.

A vous dire vrai, je suis d'une inquiétude mortelle sur son état.

LEDAIM.

S'il continue à décliner ainsi, il est impossible qu'il aille loin.

DOYAC.

Je frémis, quand je pense qu'il peut s'éteindre d'un moment à l'autre.

LEDAIM.

Ah, mon cher Doyac, que deviendrions-nous !

DOYAC.

Je vous avoue que j'appréhende fort un nouveau regne ; nous sommes si bien sous celui-ci !

LEDAIM.

C'est pour nous le meilleur roi que nous puissions jamais désirer.

DOYAC.

Nous ne pouvons que perdre au changement.

LEDAIM.

Nous avons tant d'ennemis !

DOYAC.

Il faut nous unir contr' eux, M. Ledaim, prendre nos précautions, & nous consulter afin de nous soutenir par toutes sortes de moyens en cas d'accident.

LEDAIM.

Oh, de grand cœur ! Il n'y a qu'un pas de la faveur à la disgrâce. Nous venons de voir

la chute de ces deux cardinaux. Qui l'auroit imaginé ! Cela prouve bien que l'esprit du Roi commence à tomber.

D O Y A C.

C'est le chancelier qui leur a joué ce tour...  
Il a pris l'instant où le Roi étoit mal.

L E D A I M.

C'est un mauvais chancelier, celui-là ; il est porté pour les parlemens & le peuple...  
Le Roi ne connoît pas ses intérêts en l'écou-  
tant.

D O Y A C.

Et les nôtres en souffriront beaucoup.

L E D A I M.

Il faut tâcher de perdre cet homme-là  
absolument.

D O Y A C.

J'ai déjà gagné du monde : je cherche des accusations ; & pour peu que vous secondez...

L E D A I M.

Pouvez-vous douter de mon zèle ?

D O Y A C.

Oh ! nous machinerons heureusement  
ensemble, Je vous le garantis perdu avant peu.

## SCENE XXXVI.

ACTEURS PRÉCÉDENS, TRISTAN.

TRISTAN, qui arrive d'un air empressé.

MESSIEURS, le saint homme de Calabre  
est arrivé!

DOYAC.

François de Paule?

TRISTAN.

Il entre en ce moment dans le château; je  
cours réjouir sa majesté de cette bonne nou-  
velle. (*Il passe par la porte de la chambre*  
*où est le lit du Roi.*)

---

SCENE XXXVII.

---

DOYAC, LEDAIM.

LEDAIM.

JE suis fort aise de cette arrivée; je reprends  
l'espoir.

DOYAC.

D O Y A C .

Quoi , vous auriez confiance au pouvoir de cet ermite ?

L E D A I M .

Pas plus qu'un autre ; mais j'espere que sa présence parlant à l'imagination du Roi , produira un changement favorable. On a vu des malades se rétablir uniquement parce qu'on avoit satisfait à leurs idées bizarres.

D O Y A C .

S'il pouvoit opérer cette merveille , je me vouerois pour toujours à lui.

L E D A I M .

Le voici.

---

S C E N E X X X V I I I .

FRANÇOIS DE PAULE , accompagné des Officiers du Roi , LEDAIM , DOYAC .

D O Y A C .

M O N révérend , on est allé avertir le Roi , qui depuis long-tems vous desire .

I

FRANÇOIS DE PAULE.

Que de barrières ! que de gardes ! que de portes avant de parvenir ici ! Sommes-nous enfin dans le lieu où je dois voir le Roi ?

LEDAIM.

Oui, mon révérend ; il n'y a plus que six portes pour arriver jusqu'à sa chambre à coucher, & bien peu de personnes ont la permission de pénétrer si avant.

FRANÇOIS DE PAULE.

L'air qu'on respire ici ne me semble pas pur ; ces murs sont bien épais ; ces barreaux de fer interceptent le jour ; les rayons du soleil n'y descendent point. Je crois qu'un malade se trouveroit mieux dans une plaine, qu'enfermé dans des appartemens. Une grotte, ou le verd feuillage d'un bosquet, seroient beaucoup plus salubres que l'intérieur de cet énorme tas de pierres.

DOYAC.

Comme son encolure est singuliere !

LEDAIM.

Il a l'air bon homme. Il ne fera pas fortune ici.

S C E N E X X X I X .

ACTEURS PRÉCÉDENS , TRISTAN.

T R I S T A N .

S A majesté vient au - devant du révérend hermite. Elle veut être seule avec lui , & m'ordonne de faire retirer tout le monde.

D O Y A C .

Nous aussi ?

T R I S T A N .

Oui , tous absolument & sans distinction.  
( Il sort avec eux & ferme la porte . )

---

S C E N E X L .

FRANÇOIS DE PAULE , *seul.*

M E voici donc dans ce palais qui répand la terreur dans les contrées les plus lointaines. Je vais voir ce Roi qui m'appelle , & devant qui tant de mortels tremblent & s'humili-

lient. C'est donc là ce qu'on appelle régner !  
Quelle lugubre enceinte ! . . . Quelle ame  
pourroit y goûter le repos & la paix ?

## SCENE XLI.

FRANÇOIS DE PAULE, LOUIS XI,  
*soutenu par Coctier & par la comtesse de Beaujeu.*

## LOUIS XI.

O vous , après qui je soupire depuis si long-tems , saint homme , ami du ciel ! recevez l'hommage de mon respect . ( Il se prosterner à ses pieds . )

## FRANÇOIS DE PAULE.

Que faites - vous ? Relevez-vous , Roi , & dites ce que vous me voulez .

Louis XI , toujours à genoux & prosterné jusqu'à terre .

Voyez l'état de maladie sous lequel mon corps est affaissé . Un instant plus tard j'allois périr ; mais c'est vous qui me sauverez . Plus

mon mal est grand , plus ma guérison vous couvrira de gloire.

**F R A N Ç O I S D E P A U L E .**

Je ne vous entendis pas bien , & ne puis vous souffrir dans cette posture humiliante ; c'est devant Dieu qu'il faut le tenir ainsi. Laissez - moi vous aider. (*Il le souleve , & aidé des autres , le met sur un fauteuil qu'on approche.*) Soutenez - le , amenez un siege ... Assyez - vous ... Vous ne pouvez pas vous tenir autrement ... Vous me paroissez bien mal.

**L O U I S X I .**

Eh ! touchez - moi , ou bien prononcez quelques mots ; je reprendrai bientôt ma vigueur.

**F R A N Ç O I S D E P A U L E .**

Que me demandez - vous , Roi ? Je suis un homme , & non pas un Dieu. Je puis vous offrir des secours spirituels , pour soulager votre ame.

**L O U I S X I .**

Je ne veux point trop vous importuner .

Laifsons l'ame pour cette fois ; songez feulement au corps : ordonnez à la douleur , à tous les maux , d'en sortir , & ma reconnoissance n'aura point de bornes.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous me parlez de vous guérir ? De quel moyen voulez-vous que je me serve pour rétablir des organes usés , un corps décrépit , que l'art de la médecine abandonne ? Si Dieu veut terminer vos jours , quel est le mortel qui peut changer ses décrets sacrés ?

LOUIS XI.

Vous êtes un solitaire spécialement favorisé des graces du ciel , & dont la piété profonde édifie la terre... Après tout ce qu'on publie de vous , il faut bien que vous ayez reçu le don des miracles.

FRANÇOIS DE PAULE.

Des miracles ? ... Ah , je vois bien qu'on vous a abusé !

LOUIS XI.

Quoi , vous n'auriez point fait de miracles ? Et comment donc prouver que vous agissez

par l'esprit de Dieu , si vous ne donnez aucune marque publique que vous êtes un homme extraordinaire ?

**F R A N Ç O I S D E P A U L E .**

Roi , sortez de votre aveuglement. Nous sommes tous pécheurs , & je n'ai dans ce monde aucun pouvoir furnaturel ; l'ordre établi par Dieu même ne se dérange pas à la voix d'une chétive créature ; & quiconque a dit autrement est un imposteur... Je suis venu malgré moi , pour céder à vos instances. Des avis charitables & des prières , voilà tout ce que je puis vous offrir.

**L O U I S X I .**

Non , non , je fais bien ce que vous pouvez faire. Votre renommée est de trop bonne odeur , pour qu'elle ne soit pas le fruit de quelques miracles éclatans. Je vois que vous voulez m'éprouver avant de me secourir , afin de voir si ma foi est entière. Oui , je crois en vous , ô saint homme ! ayez pitié de l'état où je suis ; les maux qui me tourmentent sont trop accablans , pour que vous n'en foyez .

pas touché. Hâitez la fin de mon supplice, ou du moins permettez que je jouisse de quelques adoucissemens. Faites un quart de miracle seulement ; unissez-vous à tous les bienheureux du paradis, dont je porte sur moi les précieux restes ; emportez-le sur eux, afin que je vous en décerne toute la gloire. Il n'y a point de saint à qui je n'aie adressé une offrande, & dont je n'aie quelques parcelles : il faut bien que tout cela opere à la fin ; car je n'ai jamais épargné l'argent ni les fondations pieuses.

FRANÇOIS DE PAULE.

Roi, vos promesses, vos reliques, vos offrandes, tout votre pouvoir, toutes vos richesses ne peuvent révoquer l'arrêt du Maître éternel ; je le vois empreint dans vos traits, rien ne peut vous sauver de la mort.

LOUIS XI, *tout tremblant.*

Ah, qu'a-t-il prononcé !

LA COMTESSE DE BEAUCHEU.

On ne parle jamais de cela au Roi.

C O C T I E R .

Il est défendu de prononcer ce mot-là.

F R A N Ç O I S D E P A U L E .

Comment , on ne peut nommer la mort  
devant un être mortel ?

L O U I S X I .

Eh , de grace , ne répétez pas... Il me sem-  
ble la sentir. Au nom de la sainte Vierge ,  
gardez-vous de répéter... .

F R A N Ç O I S D E P A U L E .

Quelle foibleſſe , & comme l'homme ſe  
dégrade au terme des grandeurs humaines ! Je  
ne puis ſupporter ce mensonge orgueilleux ,  
inventé dans les cours ; je dois , en homme  
vrai , remplir les devoirs de ma miffion ; la  
charité m'ordonne d'avertir mon ſemblable à  
l'inſtant où il descend dans la tombe , où il va  
fubir ſon arrêt ; & comme un monarque a  
plus à rendre compte aux hommes & à Dieu  
qu'un ſimple particulier , le conseil doit être  
donné d'une voix plus haute & plus prompte .  
Ainsi , je vous le répete , Roi , vous n'avez que  
peu de tems à vivre , & le jour du jugement

approche. Interrogez votre conscience ; elle vous fera sentir ce que vous avez à espérer ou à craindre.

LA COMTESSE DE BEAUYEU.

Mais, mon révérend, vous offensez la majesté souveraine !

COCTIER.

Jamais on n'a osé parler ainsi à un monarque.

FRANÇOIS DE PAULE.

Adieu, Roi. Je me retire, puisque vous n'êtes pas disposé à m'entendre. Votre état est sérieux ; malheur à vous, si vous n'apercevez le danger qui vous menace, & si vous ne rentrez en vous-même. Quant à moi, je ne puis dissimuler la vérité. Sachez que la plus grande marque d'une conscience endurcie & qui oublie Dieu, est l'indifférence du pécheur qui pense ne jamais mourir, & qui éloigne cette idée pour se livrer à une sécurité fatale. Dieu redemande la vie aux rois comme aux autres hommes. Eh, que deviendroient les pauvres humains, s'il n'étoit pas une heure

où vous devez être jugés par celui qui vous a  
faits ! (Il sort.)

---

S C E N E X L I I .

L O U I S X I , LA COMTESSE DE BEAU-  
JEU , COCTIER.

L O U I S X I .

I L me laisse dans la terreur... Et qui donc me  
guérira ! .. Mais je ne suis pas si mal , n'est-  
il pas vrai ? ... Dites-moi , dites-moi ... je  
donnerais la moitié de mon royaume pour  
me sentir un peu mieux. ( A Coctier. ) Vous  
me tirerez de là , médecin ? vous me l'avez  
promis.

C O C T I E R .

Je songe à de nouveaux remèdes ; & si  
vous faites exactement tout ce que je vous  
recommande . . .

L O U I S X I .

O mon sauveur , je vous devrai la vie !

Oui, je ferai tout ce que vous me prescrirez... Eh, ne fais-je pas tout ?... Guérissez-moi ; je vous donnerai ce que vous voudrez.

LA COMTESSE DE BEAUX E. U.

Sire, voilà trop long-tems que ce médecin promet de vous guérir & ne vous guérit point ; sa science est trop incertaine pour que des jours aussi précieux à l'état ne dépendent que de lui seul. S'il est si sûr de ses remèdes, qu'il ose me répondre de vos jours sur sa tête ; il le faut... Parlez en ce moment, Coctier, & voyez si vous voulez prendre l'engagement solennel de rendre la santé au Roi, ou de perdre la vie.

C O C T I E R.

Nous ne pouvons répondre de la guérison du mal que conditionnellement ; il faut que la nature nous seconde ; & quand elle est rebelle à un certain point, la science & les remèdes ne peuvent combattre les maladies enracinées.

LA COMTESSE DE BEAUX E. U.

Allez, allez dire au saint homme de qu'il

revienne sur ses pas ; dites - lui que le Roi est disposé à l'écouter , qu'il le supplie de revenir . ( *Le Médecin se retire.* )

---

SCENE XLIII.  
LOUIS XI, LA COMTESSE DE  
BEAUXÉU.

LA COMTESSE DE BEAUXÉU.

MON pere , écoutez votre fille ; elle est touchée de l'aspect vénérable de cet ermite : il semble envoyé par Dieu même , & votre état me fait trembler .

LOUIS XI.

Cruelle fille , que m'annonces-tu !

LA COMTESSE DE BEAUXÉU.

Cessez de vous confier à ce médecin , qui abuse de votre confiance , sans vous apporter le moindre soulagement .

LOUIS XI.

Je ne suis donc pas bien ? ..

LA COMTESSE DE BEAUXÉU.

Vous n'êtes pas en danger ; mais abandon-

nez-vous plutôt au saint homme , & priez-le de faire un miracle.

L O U I S X I .

Où est mon médecin , où est mon médecin ? où est le saint homme ? .. Que tous deux se réunissent pour chasser ma maladie .

L A C O M T E S S E D E B E A U J E U .

Le premier est un imposteur ; j'ai vu comme il s'est troublé ... N'espérez rien de lui .

L O U I S X I .

Qu'ils viennent tous deux ; je le veux ... Qu'on ne m'abandonne pas ; on me laisseroit mourir .

---

#### S C E N E X L I V .

LOUIS XI , LA COMTESSE DE BEAUJEU , FRANÇOIS DE PAULE , COCTIER .

L O U I S X I , voyant François de Paule .

P O U R Q U O I m'avez - vous délaissé , vous en qui j'avois placé mon dernier espoir ?

Qu'ai-je fait , pour être ainsi traité ? Vous avez accordé vos secours au dernier des hommes ; & moi qui suis roi , vous vous refusez à mes prières ! Pourquoi ne me guérissez-vous pas ? Qui vous repousse loin de moi ? Détestez-vous mon trône ou ma personne ?.. Point de médecin dans mes états , qui puisse me soulager. Point de saint qui fasse des miracles. Ne puis-je payer ce que l'on fera pour moi ?

F R A N Ç O I S D E P A U L E .

Roi , ordonnez qu'on me laisse seul avec vous.

L O U I S X I .

J'y consens. C'est pour la première fois que j'accorde cela... Retirez - vous tous. (*La Comtesse & Coëtier sortent avec les gardes.*)

---

S C E N E X L V .

L O U I S X I , F R A N Ç O I S D E P A U L E .

F R A N Ç O I S D E P A U L E , *après un silence.*

R O I , il n'est plus tems de feindre , ni de

dissimuler ; l'heure est venue , qu'il faut oublier cette majesté fragile , cette autorité que les hommes vous ont confiée pour régner sur eux. Votre corps épuisé va tomber en poussière ; ne vous en occupez plus , car ses douleurs vont finir avec sa dissolution. Mais les douleurs de l'ame ont une autre durée , ne vous y trompez pas : votre ame ne périra point ; & soulevée contre vous , elle peut faire votre supplice éternel... Je viens vous aider , comme mon frere , à franchir ce redoutable passage qui décidera votre sort à venir. C'est la charité , le premier devoir de l'homme , qui m'impose la loi de vous parler ainsi. Roi mourant , toutes les grandeurs qui vous environnent vont vous échapper ; mais savez-vous ce qui vous oppresse , ce qui vous empêche de respirer & de souffrir vos maux patiemment ? C'est le poids des iniquités qui pèsent sur une ame où le remord n'est pas encore éteint. Ce remord vengeur & salutaire est le dernier cri de la conscience , ce juge incorruptible qui s'éleve contre nous , & nous

nous punit jusques sur le trône : c'est le dernier avertissement que le ciel vous envoie ; humiliez-vous ; le diadème ne sauve point des profonds remords ; heureux encore de les sentir ! Rentrez dans ce cœur rempli de forfaits , pour en découvrir la source & y placer le repentir , premier gage de la réparation inévitable que vous devez aux hommes. Le venin du crime a ulcéré l'intérieur de votre âme , abjurez le crime , faites-en l'aveu éclatant , sans lequel son souvenir deviendra inef-facable , & déposera contre vous dans l'éternité... Examinez votre vie , exposez-la toute entière à l'œil de Dieu qui en fonde les plus secrets replis ; prévenez ses jugemens ; que la voix du repentir sollicite sa clémence. Roi malheureux ! vous n'avez plus qu'un instant pour éteindre sa foudre.

## LOUIS XI.

Quel frémissement s'est emparé de moi ! Je tremble , & n'ose lever les yeux... Il m'inspire un sentiment qui m'étoit jusqu'alors inconnu. Comme son front m'interdit ! comme

K

sa voix m'en impose ! ... Je ne puis me défendre d'un respect involontaire.... O vous qui prenez tant d'ascendant sur moi , homme sans doute supérieur & animé de l'esprit de Dieu ! épargnez-moi ; n'oubliez pas qui je suis.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous êtes un homme que la naissance a placé sur un trône , où depuis vingt-deux ans vous faites des malheureux , sans cesser de l'être vous-même. Ces reliques , ces pélerinages sont autant de preuves de vos craintes. Oui , vous devez craindre , pour peu que vous portiez vos regards sur l'emploi de vos jours.

LOUIS XI.

Dans le rang où je suis , n'ai-je donc pas quelques priviléges sur les autres hommes ? Les rois ne méritent-ils pas des indulgences particulières , pour le fardeau pénible , remis entre leurs mains ? Ne devons - nous pas enfin attendre un plus large pardon de la Divinité , nous qui sommes son image sur la terre ?

F R A N Ç O I S D E P A U L E.

Qu'osez - vous dire , Roi ! Quel orgueil infensé ! Vous , un mortel foible , pécheur , abandonné à des passions petites & cruelles , oserez - vous vous rapprocher de cet Ètre suprême , votre souverain Juge ? . . . . Plus vous aviez de pouvoir sur la terre , moins il vous sera pardonné d'en avoir abusé . Toutes ces dévotions ne sanctifient pas une ame toulée de vices ; l'image du sang versé vous suit par-tout , & les cris de ceux que vous avez persécutés inhumainement , étouffent votre priere craintive .

L O U I S X I .

Mais , ceux dont j'ai disposé étoient mes sujets : n'avois - je pas droit d'ordonner d'eux pour des raisons d'état ?

F R A N Ç O I S D E P A U L E.

Dites plutôt , pour votre intérêt aveugle & personnel . Vous avez méprisé les loix ; vous les avez outragées . Aviez-vous le droit d'immoler à de simples alarmes , la justice ,

l'humanité ? Etiez-vous donc le Dieu de la terre & des hommes , pour leur imposer ce joug arbitraire & pesant ? Les hommes vous avoient-ils dit : « Tu nous emprisonneras à ta volonté , tu nous égorgeras , tu érigeras en loix sacrées tes moindres fantaisies , tu nous écraseras comme l'insecte , dès que ton oeil sera blessé... » Roi , qui allez bien-tôt disparaître , votre propre frayeur vous accuse & vous révèle l'absurdité de ces criminelles prétentions. Il n'est plus tems de se livrer aux mensonges , voici le jour de la vérité. Soulagez-vous de cette masse d'iniquités qui vous pese ; laissez échapper des aveux trop tardifs , il est vrai , mais qui peuvent désarmer la colere divine. Courbez sous cette main irritée votre tête coupable ; criez-lui vos forfaits , afin d'obtenir , s'il se peut , miséricorde.

## LOUIS XI.

Mille terreurs m'agitent à la fois. Hélas ! je vois revivre toutes les images que j'ai tâché en vain d'effacer ; elles m'environnent de

leurs formes hideuses & sanguinaires... Dieu! je crois avoir devant les yeux la première victime que je fis secrètement disparaître, avant de parvenir au trône... Mon père est là, qui tourmente ma vue; je le vois me maudissant, se laissant mourir de faim, dans la crainte que je n'eusse mêlé du poison à ses alimens... Il meurt dans la douleur, détestant le jour de ma naissance...

(*Un silence.*) Après lui, vient mon frère que la jalouse me fit persécuter, & à qui je fis à la fin donner la mort: cette mort m'entraîna à faire couler le sang, pour pouvoir jouir en paix de ce premier forfait... Que dis-je en paix! je me suis bien abusé... Je les vois tous avec des yeux menaçans, se presser auprès du corps de mon frère... Que de victimes illustres s'élevent de dessus l'échafaud, malgré la hache qui a tranché leurs têtes! Leurs cheveux hérisrés me glacent d'horreur, & font dresser les miens... Le duc de Nemours me rejette le sang que je fis couler sur ses enfans; il me semble moi-même en

être couvert. Est-ce que ces terribles images m'accompagneront toujours ?

FRANÇOIS DE PAULE.

Qui peut les effacer , tant que la Justice divine ne sera point appasée ? Voilà le premier châtiment que sa main vous impose ; vous l'avez mérité , jugez-vous vous - même. Mais comment , malgré votre conscience , avez-vous osé accumuler tant de crimes ?

LOUIS XI.

J'ai toujours compté sur un bon *peccavi*.

FRANÇOIS DE PAULE.

Pécheur superstitieux & non moins barbare ! qui a pu vous inspirer des idées aussi fausses , aussi injurieuses à la Divinité ? Vous n'avez point tremblé de l'offenser , imaginant sans doute pouvoir la désarmer un jour par de vaines démonstrations. C'est là le comble de l'aveuglement ! Prince infortuné , dans quel abyme êtes-vous tombé !

LOUIS XI.

Mais avec la confession , ne puis - je pas

toujours compter sur l'absolution ? Il n'y a point de prêtre qui me la refuse , qui puisse même me la refuser. Or , je vous préviens que je suis déjà absous de la plus grande partie de mes fautes.

*F R A N Ç O I S D E P A U L E .*

Quel homme ose absoudre ? . . . C'est à Dieu seul de pardonner , & tous les crimes sont vivans devant ses regards.

*L O U I S X I .*

L'absolution n'est - elle pas l'affaire du confesseur ? Il répond de tout : ne suis-je pas délié , quand il a une fois prononcé l'*ab-solvo te.*

*F R A N Ç O I S D E P A U L E .*

Qu'entends-je ! O Roi , si vous persistez dans cette erreur funeste , tremblez ! . . . Non , vous n'êtes point absous ; & votre cœur dément lui-même le signe de la réconciliation , que vous croyez avoir reçu. Vous êtes-vous repenti profondément ? Avez - vous réparé une partie de vos crimes ? Avez - vous

senti renaitre la paix dans votre ame ? Êtes-vous tranquille avec vous - même ? Pouvez-vous lever vos regards avec confiance vers le tribunal de Dieu , votre juge ? Aucun trouble n'empoisonne-t-il votre vie ? .... Non , vos péchés ne vous sont pas remis , le souvenir de vos forfaits vous poursuit encore ; & c'est une preuve que , loin d'être effacés , ils s'élévent contre vous. Rien n'est encore expié , & vous ne pouvez sauver votre ame de l'examen rigoureux qu'elle va subir , qu'en faisant autant de bien que vous avez fait de mal. Trois mots prononcés par un prêtre complaisant , ne justifieront jamais un cœur coupable.

## LOUIS XI.

Quoi , je ne suis pas encore absous ? .. Eh bien , saint homme , étendez sur moi la main , & effacez mes crimes.

## FRANÇOIS DE PAULE.

Pécheur couronné , qui avez vécu dans l'erreur & dans l'ignorance , je frémis sur vous ! Hâtez - vous de sortir de la fange de

ces idées absurdes. Nul mortel n'a le pouvoir d'effacer les taches dont votre ame est souillée ; elles ne peuvent échapper à l'œil de l'Eternel.

L O U I S X I .

J'en frémis ! . . . Comment échapper à ce Juge suprême ? Oui , je me sens bien petit devant lui... Hélas ! je me sens mourir ; je souffre d'avance un supplice qui m'étoit encore inconnu... Ah , que dois-je faire !

F R A N Ç O I S D E P A U L E .

Supprimer les impôts écrasans , qui foulent vos malheureux peuples ; révoquer des loix injustes , dictées par des hommes avides ; faire sortir des prisons tous ces infortunés enlevés par des ordres arbitraires.

L O U I S X I .

J'ai ici plusieurs souterreins , où sont des prisonniers ; mais je vous avertis que ce sont des prisonniers d'état.

F R A N Ç O I S D E P A U L E .

Ou plutôt de vos vengeances !

## LOUIS XI.

Je retiens les uns depuis long-tems dans des cages de fer , les autres dans des cachots creusés sous ces tours ; mais si je les délivre , je crains qu'ils ne divulguent par toute la France ce que je leur ai fait endurer : ils persuaderont aisément de leur innocence , & mon nom sera couvert d'opprobre.

## FRANÇOIS DE PAULE.

Quoi , vous avez abusé à ce point du pouvoir qui vous étoit remis ? Vous avez enfeveli des hommes vivans ? Vous leur avez fait sentir un esclavage pire que la mort ? Ce soleil qui vous éclaire , ne vous reprochoit-il pas d'avoir intercepté à votre semblable ses rayons bienfaisans ? De quel droit l'avez-vous privé pendant sa vie , d'un air libre & pur ? Vous êtes indigne de le respirer , après cette violation de la justice & de l'humanité ! Comment avez-vous pu goûter un seul moment de plaisir , ou de repos , en songeant que de malheureuses créatures gémissoient sous le poids de vos chaînes ? Voilà donc

pourquoi vous corrompiez les hommes avec  
l'or des impôts, pour qu'ils servissent votre  
tyrannie, pour qu'ils gardassent vos prisons !  
Ah, que la royauté devient funeste, quand  
elle pese de cette maniere sur le genre  
humain !

L O U I S X I .

J'ai cru cette rigueur nécessaire au main-  
tien de ma grandeur & de ma puissance.

F R A N C O I S D E P A U L E .

Voilà le langage de la cruelle politique,  
qui trompe les souverains, & les endurcit  
pour leur propre malheur. Il est tems de  
réparer ces outrages faits aux loix divines  
& humaines !

L O U I S X I .

Que je souffre !

F R A N C O I S D E P A U L E .

Vous souffrez, & vous dictez des arrêts de  
mort ? Vous souffrez, & vous armez des  
bourreaux ? Il vous manque d'avoir passé un  
an dans ces souteriens, pour frémir d'horreur  
& de pitié sur vos victimes.

LOUIS XI.

Hélas, que dites-vous !

FRANÇOIS DE PAULE.

C'est d'ici que vous ordonnez les emprisonnemens... Eh bien, Roi, venez, & respirez l'air que ces malheureux respirent ; voyez ce qu'ils souffrent. Venez de ce pas ; que je vous conduise dans ces affreux cachots, pour y briser leurs fers.

LOUIS XI.

Moi ?

FRANÇOIS DE PAULE.

Oui ; ou j'y descends seul, si vous ne m'y suivez pas. Je trouverai là un malheureux à consoler, un juste à rassurer ; & si ma voix ne parle pas à votre cœur trop endurci, elle soulagera du moins quelques victimes gémissant sous ces voûtes affreuses.

LOUIS XI.

Ah, que me proposez-vous ! Moi, descendre dans des cachots, en l'état où je suis ! Moi, paroître devant ceux qui me maudissent, & dont l'aspect me causeroit un effroi mor-

tel ! C'est tout ce que je pourrois faire que d'ordonner qu'ils soient mis en liberté.

F R A N Ç O I S D E P A U L E .

Non , prince ; il faut voir par vos yeux leur déplorable situation ; il faut ordonner de votre bouche leur délivrance , afin que vos ordres soient exécutés en votre présence , & que vous puissiez contempler le visage de vos victimes. Leurs regards vous en diront plus que mes paroles. Voilà le premier acte réparatoire... Vous hésitez , & dans ce moment peut-être un infortuné se livre au désespoir , appelle & hâte sa mort ; c'est un innocent qui va vous devancer devant le tribunal de l'Eternel , & vous y accuser. Voulez-vous augmenter le nombre de ceux qui élèveront des plaintes qui seront écoutées?.. Suivez-moi , ou je vous abandonne.

L O U I S X I .

Je ne fais à quoi me résoudre... Tremblant & frappé. . . Ah , ne m'abandonnez pas !

F R A N Ç O I S D E P A U L E .

Pourquoi trembleriez - vous en faisant un

acte de justice ? C'est au remord qu'il appartient de briser votre cœur ; mais le remord même s'élève contre nous , quand il ne nous conduit pas à une entiere réparation.

## L O U I S X I .

Espérez-vous que cette démarche appaîsera la vengeance divine ?

## F R A N Ç O I S D E P A U L E .

La miséricorde de Dieu est infinie : il ouvre ses bras paternels à tout pécheur repentant. . . Venez , soulevez-vous , prince ; j'espere que l'aspect de ces tombeaux où vous avez renfermé des êtres vivans , vous imprimerá une horreur salutaire qui vous fera crier devant Dieu & devant les hommes , je suis coupable , j'implore mon pardon , je voudrois pouvoir recommencer ma vie , je déteste mes actions passées , & je dévouerai les momens qui me restent , à la justice & à l'humanité , dont j'ai toujours meconnu les devoirs sacrés.

## L O U I S X I .

Vous commandez , & je ne puis qu'obéir. . .

Que suis - je donc devenu ? Quel pouvoir ,  
quel ascendant avez - vous pris tout-à-coup  
sur moi ?

F R A N Ç O I S D E P A U L E .

C'est celui de la vérité , de la vertu , dont  
je ne suis que l'interprete. Si les hommes  
étoient moins foibles , moins tremblans de-  
vant l'autorité , ils vous auroient tous parlé  
comme moi. Quoi ! il ne s'est trouvé per-  
sonne qui ait eu le courage de vous arrêter  
dans les routes sanguinaires du crime ?

L O U I S X I .

Je n'avois jamais entendu parler ainsi . . .  
Vous me promettez donc la guérison , si . . .

F R A N Ç O I S D E P A U L E .

Oui , votre ame sera guérie . . . Ne tardez  
pas davantage ! Les instans sont précieux . ( Il  
*le souleve.*)

L O U I S X I .

Comme vous êtes fort ! Vous me souten-  
nez seul , malgré votre grand âge .

F R A N Ç O I S D E P A U L E .

Le desir de servir mon prochain , de

vous réconcilier avec Dieu , de vous faire faire une bonne action avant de mourir , me donne de nouvelles forces... Ordonnez à vos gardes de m'ouvrir le passage.

## LOUIS XI.

Capitaine des gardes ! ( *Le Capitaine entre.* )  
Marchez après moi sur les pas du saint homme , & faites tout ce qu'il vous dira.

## FRANÇOIS DE PAULE.

Descendez tous avec moi dans les souterrains de ce château. Qu'on allume des flambeaux. ( *A Louis XI.* ) Vous ne me quitterez point ; nous devons remonter ensemble.

( *Pendant cet intervalle la scène reste vide.* )



SCENE

S C E N E X L V I .

( Le théâtre représente la chambre à coucher du Roi ; au milieu est un lit , sur lequel Louis XI est à demi couché , soutenu par la comtesse de Beaujeu , & par François de Paule ; le Dauphin est au pied du lit avec le duc d'Orléans , les Grands du royaume , le Parlement , les Ministres , le Médecin , enfin toute la Cour en grand appareil . Des Hérauts d'armes sont de chaque côté du lit . )

LOUIS XI , LE DAUPHIN , LE COMTE & LA COMTESSE DE BEAUJEU , LE DUC D'ORLEANS , ROCHEFORT , LE PREMIER PRESIDENT , LE PARLEMENT , FRANÇOIS DE PAULE , DOYAC , LEDAIM , TRISTAN , COCTIER , GRANDS DU ROYAUME & OFFICIERS DE LA COURONNE .

FRANÇOIS DE PAULE , à l'oreille  
de Louis XI .

A C C O M P L I S S E Z , prince , le dernier acte

L

dont nous sommes convenus. Achevez la réparation qui seule peut vous rendre digne de la clémence divine.

L O U I S X I , *d'une voix mourante.*

Princes de mon sang , & vous magistrats , que j'ai fait appeler pour assister à mon heure dernière , soyez témoins de la petiteffe de la royauté au moment qu'elle échappe . . . Voyez ici l'homme à qui vous avez prodigué tant de soumissions , dont la naissance a été célébrée par tant de réjouissances , & dont le cours de la vie a été marqué par une suite d'hommages . . . Bientôt je ne serai plus , & la mémoire de mes crimes est tout ce qui restera de moi . . . Ah , si vous pouviez connoître tout ce que je souffre ! . . . Une terreur inexprimable me saisit & augmente à mesure que j'approche de l'éternité .

F R A N Ç O I S D E P A U L E .

En réparant une partie du mal que vous avez fait , ne désespérez pas ainsi de votre salut. Dieu est plein de miséricorde.

L O U I S X I .

J'ai trop compté sur la vie , sur cette gran-

deur, sur ce funeste pouvoir qui me fut donné... Pourquoi m'a-t-on laissé commettre tant de forfaits ! Que n'a-t-il existé un tribunal , où la juste main de la loi m'eût arrêté dès le premier pas ! J'ai trouvé des complices sans nombre , & presque point d'oppositions. J'ai traité l'espece humaine comme un objet entièrement passif & insensible. Le mal que j'ai voulu s'est fait avec tant de facilité , que j'ai bientôt oublié tout remord.

L A C O M T E S S E .

Mon pere , toutes nos prières... .

L O U I S X I .

C'est en vain que je vous vois affecter cette tristesse apparente ; mes yeux sont ouverts , & je sais bien que je meurs détesté. L'indignation des hommes m'annonce celle de Dieu... Quel frémissement me coupe la voix !... Mes sueurs reviennent... Suspends , Juge suprême ! Vengeur éternel , arrête ! Je m'humilie sous ta main... Encore un moment... Vous tous , écoutez ce que je me hâte d'établir pour le bien général... Qu'on

L ij

lise mon édit. ( *On lit un édit qui révoque plusieurs abus & ordonne qu'on ne pourra plus faire emprisonner qui que ce soit sans être tenu de faire son procès suivant les loix du royaume & par les tribunaux légitimes.* )

LA COMTESSE, à l'oreille de Louis XI.

Ah, sire, quelle atteinte à la couronne !

LOUIS XI.

Eh ! qu'est-ce que la couronne au moment où je suis ? ... C'est le bien qu'il faut faire, & non ce qu'exige l'orgueil. . . ( *On signe.* )  
Je n'ai pas la force d'en dire davantage...  
O douleurs, ô remords, ô tourmens !...  
Mon fils a-t-il signé ? ... Où est-il ? Où êtes-vous ? ... Ma vue s'est troublée, & je n'entends plus... Mon fils, souviens-toi qu'un jour tu mourras comme moi, & que cette vie passe rapidement... Le moment où on la quitte est affreux pour celui qui fut méchant.

ROCHEFORT.

Jurez tous d'accomplir ce que vous venez de signer.

T O U S E N S E M B L E.

Nous le jurons.

FRANÇOIS DE PAULE.

O Dieu des miséricordes , toi qui envoies quelquefois des rois dans ta colere , & qui en fais la verge dont tu frappes les peuples ! daigne pardonner à cet infortuné monarque , & reçois - le dans ton sein ! Voici le moment où il va paroître devant ton tribunal redoutable. Prends pitié de lui ; car dès cette vie même il a été puni par les remords.

COCTIER , *la main sur la poitrine du Roi , qui est tombé.*

Il expire.

FRANÇOIS DE PAULE , *se mettant à genoux.*

O Dieu , fais qu'aucun de ses successeurs ne lui ressemble !

( *Il reste dans cette posture pendant les trois scènes suivantes.* )



SCENE XLVII.  
ACTEURS PRECEDENS.

LES HERAUTS D'ARMES,  
*à haute voix.*

**L**E roi Louis XI est mort ! Le roi Louis XI est mort ! Le roi Louis XI est mort ! ( *Apres un silence.* ) Vive le roi Charles VIII !

TOUS LES ASSISTANS répètent :  
Vive le Roi ! Vive le Roi ! ( *Acclamation générale.* Les portes du fond s'ouvrent ; on se presse en tumulte ; des seigneurs entrent & se jettent au pied du nouveau Roi. Les princes, les grands & les magistrats entourent le jeune Roi & tombent à ses pieds. )

**LOUIS D'ORLEANS**  
Sire, je me jette à vos pieds, comme votre premier sujet, & vous supplie d'accepter mon hommage & ma fidélité.

**LE COMTE ET LA COMTESSE  
DE BEAUJEU.**

Nous nous prosternons devant votre majesté. Recevez la soumission de tous vos sujets.

LES GRANDS.

Sire, nous vous rendons hommage.

MEMBRES DU PARLEMENT.

Votre parlement, sire, vous apporte les témoignages de sa fidélité acoutumée.

CHARLES VIII.

Hélas, que vous me troublez ! Je n'ai que la force de connoître mon insuffisance ! Je suis si jeune pour ce fardeau immense, & l'on m'a si mal élevé ! . . . Ce que je viens de voir & d'entendre me consterne au point que je ne fais ce que je dois faire. En envisageant l'étendue de mes devoirs, j'en suis si épouvanté, que je serois tenté de renoncer au poids de la couronne.

DE LA V A Q U E R I E.

Sire, il faut remplir le rang où la Providence vous a placé. La crainte salutaire qui vous domine, est le garant d'un règne heureux.

CHARLES VIII.

Comment pouvoir gouverner à mon âge ?  
Je suis un enfant élevé dans la solitude,

L iy

## LA COMTESSE.

Nos avis vous aideront, sire; accordez-nous votre confiance.

## LOUIS D'ORLEANS.

Sire, vous connoissez mes sentimens, & combien je vous suis attaché.

## LA COMTESSE.

Le Roi se choisira un conseil.

## DOYAC, à voix basse.

Madame, nous nous recommandons à vous.

## LEDAIM, à voix basse.

Vous savez que nous ferons aveuglément tout ce que vous voudrez.

## LA COMTESSE.

N'écoutez que les conseils de votre sœur, & méfiez-vous de tous les autres, moins intéressés à la dignité de votre couronne.

## CHARLES VIII.

Déjà ma couronne!.. Eh, parlez-moi de rendre heureux mes peuples!

## LOUIS D'ORLEANS.

Suivez les mouvemens de votre cœur.

## DE LA VAQUERIE.

Sire, votre parlement, après avoir déli-

béré , vous donne en ce jour la premiere preuve de son zèle , en dénonçant ceux qui , sous le dernier regne , ont abusé de la confiance du Roi. Permettez en conséquence , qu'il ordonne à les huissiers de se faire de leurs personne , effets & papiers , avant qu'ils puissent les soustraire.

C H A R L E S V I I I .

Qui sont - ils ? Je ne les connois pas.

D E L A V A Q U E R I E .

Je vais les nommer à votre majesté. Tout le royaume les voit d'un œil d'indignation , Doyac , Ledaim , Coctier , Tristan... Huissiers , faîssez - les , afin qu'ils soient jugés selon la teneur des ordonnances.

D O Y A C .

Sire , grace , grace.

L E D A I M .

Nous sommes innocens.

C O C T I E R .

Est - ce que notre personne seroit responsable des suites de notre art ?

T R I S T A N .

J'ai obéi au Roi : sera - ce donc un crime aux yeux d'un monarque ?

## CHARLES VIII.

Dites - moi , M. d'Orléans , que dois - je faire ? . . Je n'ai point envie de commencer mon regne par des actes de rigueur. Leur physionomie me déplait fort , il est vrai ; mais il faut examiner s'ils sont innocens ou coupables , puisqu'ils sont accusés par mon parlement & par la voix publique.

## LOUIS D'ORLÉANS.

Sire , vous ne pouvez vous dispenser de les faire arrêter & de les livrer aux loix. S'ils sont innocens , ils en fourniront les preuves ; s'ils sont coupables , c'est outrager ceux qu'ils ont opprimés & favoriser l'injustice , que de leur faire grace. En les faisant juger par le parlement , organe & dépositaire des loix , vous n'avez rien à vous reprocher. Agens infatigables d'iniquité sous le dernier regne , ce n'est point pour de pareils criminels qu'il faut avoir de la clémence. Ce sont les oppresseurs des peuples , les corrupteurs des rois.

## CHARLES VIII.

Je me rends à votre conseil , & les abandonne à la justice.

D O Y A C.

Ah, malheureux que nous sommes ! Nous avons perdu un Roi si bon pour nous !

L E D A I M.

Hélas ! j'ai toujours craincé que cela ne nous arrivât.

L E S H U I S S I E R S.

Marchez, marchez.

T R I S T A N.

Comment, moi qui arrêtois les autres !

C O C T I E R.

Et moi, qui l'ai guéri tant de fois !

( *Les Huissiers les emmenent.* )

---

S C E N E X L V I I I .

CHARLES VIII , LA COMTESSE DE BEAUJEU , LOUIS D'ORLEANS , ROCHEFORT , DE LA VAQUERIE , PRINCES , GRANDS , MAGISTRATS .

L A C O M T E S S E .

SIRE , la régence m'est due par mon rang & par la volonté du feu Roi .

LOUIS D'ORLEANS.

Comme premier prince du sang, mes droits  
sont au-dessus des vôtres, madame, & je  
faurai les faire valoir... Sire, je vous prie de  
décider. J'ose me flatter d'avoir votre choix :  
vous savez comme je pense.

LA COMTESSE, à l'oreille  
*de Charles VIII.*

Sire, vous devez vous méfier du Duc,  
parce qu'étant si près de la couronne, votre  
personne n'est pas en sûreté entre ses mains,  
& il peut abuser du pouvoir à son avantage.

CHARLES VIII.

Que dites-vous? est-il possible?

LOUIS D'ORLEANS.

Site, je vous jure que personne ne vous  
sera plus fidèle.

LA COMTESSE.

Sire, livrez-vous à nous, je vous en  
conjure, pour la sûreté de votre personne  
& la conservation de votre autorité.

LOUIS D'ORLEANS.

Ne vous livrez point, sire, à des soup-

• çons aussi peu fondés. Craignez plutôt les conseils de l'ambition.

L A C O M T E S S E .

Quoi , sire , vous refuseriez de m'écouter ,  
moi , votre sœur , & qui vous suis dévouée  
depuis votre enfance ?

C H A R L E S V I I I .

Eh bien , soit. Je veux la paix.

L O U I S D ' O R L E A N S .

Quoi , sire , vous cédez si facilement ? ..  
Oubliez - vous ? . . .

C H A R L E S V I I I .

Comment résister ? Elle m'entraîne.

P L U S I E U R S G R A N D S , au *Duc d'Orléans*.

Prince , soutenez vos droits : nous sommes  
de votre parti.

L E D U C D ' O R L E A N S .

J'en appelle aux états.

L A C O M T E S S E .

Nous nous y verrons . . . ( *Emmenant le Roi.* ) Quittez ces tristes lieux , sire , & reposez - vous sur nos services & nos conseils .

## SCENE XLIX.

SEIGNEURS , MAGISTRATS , LOUIS  
D'ORLEANS , ROCHEFORT ; DE  
LA VAQUERIE.

PLUSIEURS SEIGNEURS.

**N**ous sommes pour la comtesse de Beaujeu.

AUTRE PARTI *du côté du duc d'Orléans.*

Et nous , nous sommes du côté du duc d'Orléans.

UN PARTI,

La force en décidera.

AUTRE PARTI.

Eh bien , soit . . . au sort des armes.

ROCHEFORT , *au Président.*

Suivons-les , & tâchons de calmer les deux partis.

DE LA VAQUERIE.

Oui , mettons nos efforts à prévenir une guerre civile.

S C E N E L.

(*Louis XI est étendu sur son lit, le visage couvert du drap.*)

FRANÇOIS DE PAULE se relevant ;  
après avoir prié.

A PEINE a-t-il fermé les yeux, qu'il est abandonné... Les factions impatientes n'attendent pas que son corps soit glacé. C'est à qui s'emparera du foible héritier de sa couronne, pour régner sous son nom. Les princes s'arment, & le fang des citoyens va couler. Que n'arrêtent-ils leurs regards sur ces restes inanimés qui vont se dissoudre !... Voilà tout ce que laissent le puissant & le foible : de la poussière !... Princes insensés, qui faites tant de bruit, qui causez tant de maux pour agrandir ou consolider un vain pouvoir, venez, voyez de près ce cadavre encore couvert des marques de la royauté. Il vous apprendra où se termine votre ambition ; vous sentirez si c'est la peine de troubler le monde, pour y dominer un instant. Venez

lire sur ce front les chagrins que le diadème y laisse encore empreints... Trônes du monde, qu'êtes - vous pour celui qui gît sur ce lit, & qu'est - il lui - même à présent?... Oui, il est un Ètre au - dessus des rois!... Vous, qui vous jouez ici - bas de l'innocence & de la foibleffe, que devenez-vous lorsque vous périssez? Votre mémoire demeure en exécration sur la terre, & vous restez nu devant les regards de celui qui juge les pensées.

(*Il quitte la scène à pas lents, levant les mains au ciel & jetant un dernier regard sur le corps du feu Roi, qui reste seul.*)

(*On voit ensuite entrer des valets qui s'approchent d'un air indifférent, pour commencer les cérémonies funéraires.*) (\*)

(\*) On auroit pu tracer ici une dernière scène d'une terrible vérité, mais on l'abandonne à l'imagination : la sépulture d'un monarque hâ! Il est des choses que le poëte sent, mais que les règles de l'art & les convenances lui défendent de peindre. J'ai regretté que le goût timide de mon pays m'ait interdit ce dernier & vigoureux tableau, qu'il m'a fallu sacrifier.

F I N.

